

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

LITTÉRATURE ORALE
DU LANGUEDOC

TOME XXXVIII
48^{me} Année N° 1-2
Printemps - Été 1985

197 - 198

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

Fondateurs :

Fernand Cros-Mayrevieille - René Nelli

Directeur :

J. Cros-Mayrevieille

Secrétaire :

René Piniès

Comité de rédaction

Claude Achard, Josiane Bru, Daniel Fabre, Urbain Gibert
Jean Guilaine, Jean-Pierre Piniès.

TOME XXXVIII

48^{me} Année N° 1-2

Printemps - Été 1985

RÉDACTION :

Les articles doivent être adressés à **FOLKLORE :**
« Maison Mot » 91, rue Jules-Sauzède - 11000 CARCASSONNE

Abonnement Annuel :

Prix de ce numéro	30 F.
— France	50 F.
— Etranger	65 F.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

TOME XXXVIII - 48^e année

N° 1-2 - Printemps/Été 1985



SOMMAIRE

LITTÉRATURE ORALE

DU LANGUEDOC

Textes édités par Jean-Pierre PINIÈS

André Marcel

La fourmi

Auguste Armengaud

Le petit Benedicite

M. Oustric

Le Conte de la Montagne Noire

Le coucou

Daniel Loddo et Serge Viaulas

Contes d'Angles

Le Conte de Cornacu

Le fin voleur

Le Conte du haricot

Jean sans peur

Le Conte de Jean Bête

Le forgeron



FOUR

REVUE DE LINGUISTIQUE
TOME XXVIII - 2^e PARTIE
N° 112 - Paris, Les 1982

SOMMAIRE

LITTÉRATURE ORALE

DU LANGUEDOC

Textes d'après Jean-François PONS

André MARTEL

La Tour

Auguste ZWINGEN

Le petit Bénédictin

M. GOSSEL

Le Conte de la Légende Noire

Le Conte

Daniel LEBLANC et Serge VIALA

Contes d'Anges

Le Conte de Cornouailles

Le Conte de la

Le Conte de la

Le Conte de la

Le Conte de Jean Bér

Le Conte

AVANT-PROPOS

Les contes regroupés ici, quoiqu'ils proviennent d'origine différente — ils sont issus tantôt d'une tradition familiale, tantôt d'une recherche de terrain — incitent à quelques réflexions sur la nature de certaines collectes de littérature orale aujourd'hui. Ils permettent tout d'abord d'en finir avec l'illusion, inhérente semble-t-il à chaque génération, de l'épuisement du fonds qu'auraient consacré les grands recueils du siècle passé ou ceux des années 1940-1950 — les textes du Tarn présentés ne sont en effet qu'une infime partie des répertoires enregistrés dans ce département alors que l'on ne connaissait jusqu'à présent que trois contes publiés issus de cette région (A. Vidal, « Trois randonnées albigeoises », Montpellier, Revue des Langues Romanes, 1899). Ils mettent ensuite en évidence le but plus ou moins conscient de cette recherche : l'affirmation d'une identité linguistique et culturelle. La langue, conservée dans l'intégralité de ses variations dialectales et d'un lexique que châtiait naguère la bienséance, n'est plus considérée comme vestige, mais comme « trésor » pour reprendre l'expression mistralienne, le conte ne jouant pas le rôle de simple conservatoire, mais celui de lieu d'échanges et de vivification. Si la légitimation linguistique est relativement aisée, il n'en va pas,

souvent, de même pour le genre et il faut résister aussi bien à la tentation de lui donner une forme « littéraire » qu'à celle qui consiste à le cantonner dans le registre de l'enfance pour le considérer comme texte à part entière, esthétique formelle et motifs confondus. C'est sans doute cette double découverte — ou plutôt cette redécouverte — qui explique à la fois l'attrait qu'exercent ces contes et le statut qui leur est conféré ; productions de mémoire, ils attestent l'appartenance affective à une lignée et à un territoire, reconnus comme documents dignes d'intérêt, ils nourrissent l'affirmation culturelle.

Une telle volonté s'accompagne cependant de quelques inconvénients. C'est un truisme, bien sûr, de remarquer que la publication de littérature orale s'accompagne toujours d'une mutilation inévitable, le ton, le rythme, les intonations, la gestualité — si importants dans l'énonciation — disparaissant avec la transcription. Par ailleurs, l'absence de renseignements détaillés sur le conteur, l'acquisition de son répertoire, le lieu où il le disait... est un peu appauvrissante puisqu'elle occulte l'inscription institutionnelle des récits. Mais cette austérité se transforme aussi en avantage — dès lors qu'elle épargne les discours litaniques sur les origines, le but ou la valeur de ces textes, pour offrir un matériau que l'ethnologue parcourra à sa guise soit qu'il l'utilise à des fins comparatives, soit qu'il s'attache à l'étude de motifs précis qui nourriront l'analyse de rituels menée par ailleurs — conciliant ainsi les perspectives modernes de l'approche et le désir incessant de ces errances de l'imaginaire.

Jean-Pierre PINIES

N.B. : Sauf indication contraire, les traductions et les commentaires sont notre fait.

Pour les ouvrages fondamentaux, nous usons des abréviations suivantes :

• P. Delarue et M.-L. Ténèze : *Le conte populaire français*, Paris, Erasme, 1957, Tome I, Paris, G. P. Maisonneuve et Larose, 1964, Tome II, Paris, G. P. Maisonneuve et Larose, 1976, Tome III : C.P.F.

• D. Fabre et J. Lacroix, *La tradition orale du conte occitan*, Paris, P.U.F., 1974, 2 tomes en 2 volumes : T.O.D.C.O.

• G. Massignon, *Contes corses*, Paris, A. et J. Picard, 1974 (1^{er} édition 1963) : C. Corses.

— Les numéros des types renvoient à la classification internationale établie par A. Aarne et S. Thompson, *The types of the folktale*, Helsinki, 1964, réédition.

— Me ba pagaràs paret de virar vent, vent de fer córrer bruma, bruma d'amagar solelh, solelh de fer fondre jalada e jalada de m'aver copada la camba !

E la paret ça dièc :

— Mès es pus fòrt que ieu que le rat me trauca !

— Me ba pagaràs rat de traucar paret, paret de virar vent, vent de fer córrer bruma, bruma d'amagar solelh, solelh de fer fondre jalada e jalada de m'aver copada la camba !

E le rat ça dièc :

— Mès es pus fòrt a ieu que le gat se me manja !

— Me ba pagaràs gat de manjar rat, rat de traucar paret, paret de virar vent, vent de fer córrer bruma, bruma d'amagar solelh, solelh de fer fondre jalada e jalada de m'aver copada la camba !

E le gat ça dièc :

— Mès es pus fòrt a ieu que le bròc me bat !

— Me ba pagaràs bròc de batre gat, gat de manjar rat, rat de traucar paret, paret de virar vent, vent de fer córrer bruma, bruma d'amagar solelh, solelh de fer fondre jalada e jalada de m'aver copada la camba !

E le bròc ça dièc :

— Mès es plus fòrt a ieu que le fòc me brutlha !

— Me ba pagaràs fòc de brutlhar bròc, bròc de batre gat, gat de manjar rat, rat de traucar paret, paret de virar vent, vent de fer córrer bruma, bruma d'amagar solelh, solelh de fer fondre jalada e jalada de m'aver copada la camba !

E le fòc ça dièc :

— Mès es pus fòrt a ieu que l'aiga m'ateda !

— Me ba pagaràs aiga d'atedar fòc, fòc de brutlhar bròc, bròc de batre gat, gat de manjar rat, rat de traucar paret, paret de virar vent, vent de fer córrer bruma, bruma d'amagar solelh, solelh de fer fondre jalada e jalada de m'aver copada la camba !

E l'aiga ça dièc :

— Mès es pus fòrt a ieu que le biòu me bèu !

— Me ba pagaràs biòu de beure aiga, aiga d'atedar fòc, fòc de brutlhar bròc, bròc de batre gat, gat de manjar rat, rat de traucar paret, paret de virar vent, vent de fer córrer bruma, bruma d'amagar solelh, solelh de fer fondre jalada e jalada de m'aver copada la camba !

E le biòu ça dièc :

— Mès es pus fòrt a ieu que le bochèr me tua !

— Me ba pagaràs bochèr de tuar biòu, biòu de beure aiga, aiga d'atedar fòc, fòc de brutlhar bròc, bròc de batre gat, gat de manjar rat, rat de traucar paret, paret de virar vent, vent de fer córrer bruma, bruma d'amagar solelh, solelh de fer fondre jalada e jalada de m'aver copada la camba !

E la bochèr ça dièc :

— Som mès malurós ieu, que la mòrt me susprèn !

— Me ba pagaràs mòrt de susprendre bochèr, bochèr de tuar biòu, biòu de beure aiga, aiga d'atedar fòc, fòc de brutlhar bròc, bròc de batre gat, gat de manjar rat, rat de traucar paret, paret de virar vent, vent de fer córrer bruma, bruma d'amagar solelh, solelh de fer fondre jalada e jalada de m'aver copada la camba !

LA FOURMI

Il était une fois une fourmi qui s'en allait puiser de l'eau. Il y avait du gel ; elle glissa et se coupa la jambe ! Alors la fourmi s'écria :

— Gelée, tu paieras le fait de m'avoir coupé la jambe.

Et la gelée de s'exclamer :

— Ma situation n'est guère enviable puisque le soleil me fait fondre !

— Vous me le paierez soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Et le soleil à son tour :

— Ma situation n'est guère enviable puisque les nuages me cachent !

— Vous me le paierez nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Le nuage pour sa part :

— Ma situation n'est guère enviable puisque le vent me fait courir !

— Vous me le paierez vent de faire courir les nuages, nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Et le vent de rétorquer :

— Ma situation n'est guère enviable puisque les murs m'arrêtent !

— Vous me le paierez murs d'arrêter le vent, vent de faire courir les brumes, brumes de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Et le mur s'écria :

— Ma situation n'est guère enviable puisque les rats me trouent !

— Vous me le paierez rats de trouer les murs, murs d'arrêter le vent, vent de faire courir les nuages, nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Et le rat de dire :

— Ma situation n'est guère enviable puisque les chats me mangent !

— Vous me le paierez chats de manger les rats, rats de trouer les murs, murs d'arrêter le vent, vent de faire courir les nuages, nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Et le chat quant à lui :

— Ma situation n'est guère enviable puisque le bâton me bat !

— Vous me le paierez bâtons de battre les chats, chats de manger les rats, rats de trouer les murs, murs d'arrêter le vent, vent de faire courir les nuages, nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Alors le bâton renchérit :

— Ma situation n'est guère enviable puisque le feu me brûle !

— Vous me le paierez feu de brûler les bâtons, bâtons de battre les chats, chats de manger les rats, rats de trouer les murs, murs d'arrêter le vent, vent de faire courir les nuages, nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Et le feu à son tour :

— Ma situation n'est guère enviable puisque l'eau m'éteint !

— Vous me le paierez eau d'éteindre le feu, feu de brûler les bâtons, bâtons de battre les chats, chats de manger les rats, rats de trouer les murs, murs d'arrêter le vent, vent de faire courir les nuages, nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Quant à l'eau :

— Ma situation n'est guère enviable puisque le bœuf me boit !

— Vous me le paierez bœufs de boire l'eau, eau d'éteindre le feu, feu de brûler les bâtons, bâtons de battre les chats, chats de manger les rats, rats de trouser les murs, murs d'arrêter le vent, vent de faire courir les nuages, nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Le bœuf dit alors :

— Ma situation n'est guère enviable puisque le boucher me tue !

— Vous me le paierez bouchers de tuer les bœufs, bœufs de boire l'eau, eau d'éteindre le feu, feu de brûler les bâtons, bâtons de battre les chats, chats de manger les rats, rats de trouser les murs, murs d'arrêter le vent, vent de faire courir les nuages, nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

Et enfin le boucher de conclure :

— Je suis le plus malheureux puisque la mort me surprend !

— Vous me le paierez mort de surprendre les bouchers, bouchers de tuer les bœufs, bœufs de boire l'eau, eau d'éteindre le feu, feu de brûler les bâtons, bâtons de battre les chats, chats de manger les rats, rats de trouser les murs, murs d'arrêter le vent, vent de faire courir les nuages, nuages de cacher le soleil, soleil de faire fondre la gelée et gelée de m'avoir coupé la jambe !

André MARCEL
La Serpent (Aude)

La version languedocienne de ce conte populaire a été recueillie à la Serpent (Aude), en 1980, auprès de Clottes Emilienne, alors âgée de 70 ans.

Cette même version a déjà fait l'objet d'une publication dans « *Contes Occitans du Razès* » publié en 1981 à Carcassonne.

1. *Fer* : faire, forme d'influence catalane utilisée dans le Sud de l'Aude, à peu près à partir d'Alet.

Conte-type 2031.

Randonnée classique ; version très répandue, presque obligée des grands conteurs languedociens. Il serait cependant curieux de savoir quelle place elle occupe dans leur répertoire : en ouverture, en fermeture ? La popularité — qui dépasse largement le cadre des conteurs reconnus — s'explique par son utilisation pédagogique ; jeu à délier les langues, elle était connue de tous les enfants, et bon nombre d'informateurs, qui n'ont jamais conté par ailleurs, tirent beaucoup de fierté de sa récitation qui doit s'effectuer le plus rapidement possible.

BIBLIOGRAPHIE :

• T.O.D.C.O., Tome II, pp. 393-394.

A. Perbosc, *Contes de Gascogne*, Paris, Erasme, 1954, commentaires de P. Delarue, pp. 275-276.

LE PETIT BENEDICITE

Il était une fois un jeune homme qu'on appelait le Benedicite. Il était très courageux. Il faisait son Tour de France, comme de tous temps les compagnons. Il arrive sur le soir à un château et il demande l'hospitalité pour la nuit. La châtelaine lui dit :

— Nous n'avons pas de place ici avec nous, mais la maison à côté, là, nous avons été obligés de l'abandonner parce que, la nuit, il y a du bruit et nous ne pouvons pas y rester. Si vous le voulez, vous pouvez y dormir, il y a tout ce qu'il faut.

Alors lui qui était très courageux décida d'y coucher car il était fatigué et ne savait pas où aller à cette heure-là. Mais, avant d'entrer, il va chez le curé et il lui demande une étole, l'écharpe dont le prêtre se sert pour porter le Saint-Sacrement.

Après cela, il revient au château, dans cette maison particulière. On lui allume le feu, on lui porte le dîner et le voilà tout seul, les portes fermées. Il se met à manger, heureux dans un château et si bien traité.

Voilà que sur les coups de minuit, il entend un bruit dans la maison, comme un coup de tonnerre.

— Tiens, dit-il, qu'est-ce que c'est ? et il écoute. Un moment après, un coup de tonnerre terrible et, dans la cheminée tombe une jambe complète. Sans émotion feinte, il serre cette chose bizarre au

coin du feu. Un moment après, un bruit, et c'est l'autre jambe. Il n'avait pas peur. Il était très courageux. Puis ça a été les bras. Enfin un dernier coup de tonnerre terrible, il tombe le tronc et la tête. Alors les membres se joignent au corps et il se dresse un homme devant lui. Sans que l'autre ait pu encore faire un seul geste, le petit Benedicite prend l'étole d'une main, et de l'autre il saisit le cou de l'individu et il le tient cramponné.

— Ah ! laisse-moi, dit l'homme, que tu me brûles ! Tu me brûles !

Mais il ne lâcha pas.

Qu'est-ce que tu viens faire ici ? lui demanda-t-il ? Et tout en posant cette question, il avait compris qu'il était en face du Diable.

— Je n'aime pas les curieux — J'ai un trésor ici et je le garde.

— Où l'as-tu ce trésor ?

— En bas, à la cave.

— Accompagne-moi, je veux le voir.

Et les voilà qui descendent à la cave. Au milieu de la pièce, il y avait un récipient couvert, grand comme un cinquième*.

— Découvre-le !

— Découvre-le, toi, puisqu'il t'appartient.

Le diable s'exécute. C'était un seau plein de pièces d'or. Quelle fortune, se pense le Benedicite.

— Si tu veux ce trésor, faisons un pari. Celui qui fera coller des pierres sur le tronc d'un arbre gagnera.

Pari tenu. Et ils se donnent rendez-vous dans la forêt à la pointe du jour. Pendant que le diable allait à la rivière, le Benedicite va voir une voisine qui faisait des fromages. Et il lui en demande quelques-uns un peu mous. A l'heure convenue, voilà le diable suant sang et eau, traînant un sac plein de gros galefs bien lisses. Ils choisissent un chêne, et Belzébuth lance le premier. Jeté avec force, le caillou ricoche, revient vers le diable et manque de peu de lui arracher la tête. Un autre jet se révèle tout aussi négatif. Puis un autre tir, et encore un autre. Et le diable jusqu'au dernier caillou ne réussit pas, bien entendu. C'est alors que tirant d'un sac un de ses petits fromages, bien rond, le Benedicite lance ce que le diable prend pour une pierre blanche et le fromage, pénétrant légèrement dans les creux de l'écorce, reste collé au beau milieu du fût.

— Tu veux que je recommence ?

Et il lance avec autant d'adresse les cinq ou six « cailloux » qui tiennent naturellement comme une tique sur le cou d'un chien. Le

diable ne se sentant pas vaincu, propose un autre pari : à celui qui amène le plus gros fagot de la forêt.

Pari tenu. Le Benedicite, mâlin et finaud, se procure assez vite une corde très longue, attache un bout à un arbre et fait le tour de la forêt, enserre tout ce qui se trouve dedans, jusqu'au diable qui n'avait pas fini de casser du bois, de ramasser des brindilles et qui avait entassé, haut comme un monticule, un énorme tas qu'il n'aurait pas pu porter. Furieux de se voir pris de la sorte, le diable fulminait ; des tas d'injures sortaient par tous les pores de sa peau, ne sachant s'il chantait pouilles à son bonnet ou à sa bêtise.

— Si tu veux le trésor, petit malin, il faudra que tu te le gagnes. Ce pari-là, tu ne le tiendras pas.

— Propose toujours, lui rétorque le jeune homme.

— Eh bien voilà, ça sera à celui de nous deux qui amènera ici dans une heure la plus vilaine bête.

Alors là, le Benedicite ne savait qu'imaginer pour tromper son adversaire. Il s'en va trouver une femme :

— Si tu veux être riche, sois ma complice. Je vais t'enduire de miel, tu te rouleras dans une couette et tu marcheras à quatre pattes comme un mouton.

A l'heure fixée, le diable arrive tirant un vieux bouc tout puant, mais de la pire espèce, à se demander s'il existe encore sur la terre un monstre aussi immonde tellement la bête était sale, nauséabonde, d'une pestilence à vous empêcher de respirer, à vous renverser raide. Pour si repoussant qu'il est, le bouc est facilement identifié. Le Benedicite amène alors sa « chose ». De la taille d'un chien de garde, couverte de plumes, elle arborait en guise de queue une belle carotte agrémentée de ses fanes. Virant, dévisageant, reniflant, et tourne que tu tourneras autour de cette créature venue de nulle part, voilà mon diable qui avoue, abasourdi, qu'il ne sait pas ce que c'est.

— Tu as perdu, Lucifer. Donne-moi ton or et n'en parlons plus.

De retour au château, le Malin, qui ne l'était plus, cède, en maugréant, les louis d'or.

— Je m'en vais.

— C'est ça, va-t-en, Grand Cornu, mais surtout pas par la porte. Par la fenêtre !

Ils montent donc tout à fait en haut du donjon. Et là, par une manœuvre dont l'autre ne se souciait guère tant sa défaite lui était amère, le petit Benedicite pousse le Diable dans le vide. Alors des éclairs gigantesques zèbrent le ciel, suivis d'un fantastique coup de

tonnerre qui ébranle le voisinage. Avec tous ces événements, le jour est déjà haut. Les dames du château ont bien entendu toutes ces détonations, et, inquiètes, regardent du côté de la maison hantée, croyant, non sans raison, que le jeune homme est mort. Mais lui, radieux, ouvre en grand portes et fenêtres et invite les gens du château à entrer car il les avait délivrés de la peur.

A présent, il était satisfait et riche. Il décida de se fixer là. Peu de temps après, il tomba amoureux de la fille du châtelain, une belle fille, jolie comme un cœur, avec qui il se maria. Il vécut heureux auprès de celle qu'il aimait, mais l'histoire ne dit pas s'il eut beaucoup d'enfants¹.

Clic Clac ! Cataclac
Mon conte es acabat !

Auguste ARMENGAUD

(1) Conte recueilli et enregistré le 13 avril 1984, à Belpech (Aude) auprès de Madame Veuve Marie ARMENGAUD, 93 ans, à qui va toute notre affection.

« J'avais, dit-elle, 6 à 7 ans à l'époque, donc c'est avant 1900, et lorsqu'on me permettait de rester à la veillée, je venais auprès de mon grand-père qui connaissait plein d'histoires fantastiques, et à chaque fois, pris par le récit, il en rajoutait un peu plus. Pelotonnée entre ses jambes, je lui disais :

— Parrain, raconte-moi le petit Benedicite ».

Conte type T 326 + T 1061 + T 1091.

Se succèdent dans ce conte des motifs de Jean sans Peur, de l'ogre et du diable dupé et de l'animal inconnu.

Comme dans l'autre version de Jean sans Peur publiée ici, l'affirmation initiale est absente. Le nom du héros est sans doute du au fait qu'il est en général présenté comme le filleul d'un curé auquel il a demandé une étole pour le protéger dans ses voyages.

(*) Unité de mesure utilisée par les meuniers et valant un cinquième d'un sac de blé.

BIBLIOGRAPHIE

- C.P.F., tome I, pp. 293-305.
- T.O.D.C.O., tome II, pp. 144-146 et p. 150.
- C. Corsès, p. 305, conte n° 48.

LO CONTE DE LA MONTANHA NEGRA

Un còp i aviá una veusa plan paura que viviá sola amb son gojat, un drollàs mièg infirme qu'èra bon que per s'asolelhar e dormir. Un jorn sa maire i diguèt :

— Escota, ara te cal trabalhar. Ton paire es mòrt e siam sens un sòu. Que farem per viure !

— E mamà ! Trábalhar, i pensas pas, soi pichon e infirme. Degun me voldrà pas logar per cap de trabalh !

Eran en tren de dintrar. I aviá un fum de moscas dins la cosina e sus los plats. Per las caçar, lo nan fiquèt un còp de punh sus la taula e ne tuèt cinc cents plan comptadas.

— O, mamà, me pensavi pas tant fòrt. Ne veni de tuar cinc cents d'un còp de punh.

S'èra petit mancava pas d'èime. Se met a dire :

— Vau crompar una casqueta e farai escriure sus la visièra : l'òme fòrt que n'a tuat cinc cents d'un còp de punh.

Lèu cofat al mercat e recomandat amb sa visièra, pren son eretatge : un senilh dins una gabia, un ùou e un catèl de fial e s'en va.

Caminèt un brave pauc dins lo bòsc. La nuèit, dormissiá dins un rèc. A força de córrer, trobèt una crosada de camins ont vegèt, assèt al pè d'un castanhèr, un gigant que ne valiá cent com'el.

— E ont vas, petit òme, cridèt lo gigant en s'airissant sus las cambas mentre que son cap tocava lo cimol dels arbres. Totis aquels que passan pel camin se devan mesurar amb ieu. Se sias pus fòrt que ieu, seràs mon mèstre, si non te tuarai.

En aquel moment, lo gigant vegèt l'escrit sus la visièra.

— E, debes esser plan fòrt, se dís, per n'aver tuat cinc cents d'un còp de punh. Mas, vejem, aqui l'espròva ! Ieu quand jeti una pèira tomba pas de tres jorns. Cocha çò que sabi far. Lo gigant s'acata, arranca a la montanha un rocàs que pesava al mens cent quintals e a grand balum lo trais luènh al dessus dels cloquièrs e del ostals. Lo rocàs montèt, montèt tres jorns e n'alentissiá encara. Al cap de tres jorns tornèt davalar amb lo bruch d'un tron e lo bronziement de mila laucets, fasquèt un trauc dins lo bòsc de Ramondens qu'i poiriá claure ciutat. L'estanh de las nau fonts s'apela encara « lo trauc del gigant ».

— Ara es a tu, pichon.

Lo nan sortís lo senilh de la gabia e lo jeta als vents. L'aucèl montèt, montèt. Tres jorns passèron e tombava pas jamai.

— Aquò va ben, çò dís lo gigant, mas vejem altra espròva. Ieu quand sarri una pèira dins la man, ne fai sortir de posca.

— O, dís lo nan, ieu d'una pèira fai sortir de jus. Lo gigant s'acata, amassa una pèira, sarra e ne fa sortir de posca. Lo nan pren l'uòu, lo cruchis e lo jus raja entre sos dits. Lo gigant ne cresiá pas sos uèlhs.

— Va ben, çò dís, ara sem lasses de totis aquels esfòrçes. Anem a l'ostal per dinnar.

Van a l'ostal. Lo gigant tua un lion e dís :

— Cal de lenha per lo far coire. Fasquem cadun un fais. Lo que farà lo pus gròs sarà mèstre.

Lo gigant pren la picassa, e còps de picassa aqui. Cada truc un garric pel sòl ! Lo fais sosquèt lèu amontairat.

— A tu ara, lia lo ten fais !

Lo nan sortís son catèl de fial, l'estaca a una branca e se met a rodar al torn del bòsc.

— Aquí mon fais. Me cal prener tot aquò o brica !

— E ben, bogre, me vas far perir lo bòsc. Daissa aquò, n'aurem pron amb el meu.

E lo nan atal venguèt mèstre del gigant que lo fasquèt viure el e sa maire. Avia pas res a faire de la jornada que mostrar sa casqueta ont i avia escrich : « L'òme fòrt que n'a tuat cinc cents d'un còp de punh ».

Cric, crac, mon conte es acabat.

M. OUSTRIC

LE CONTE DE LA MONTAGNE NOIRE

Il y avait une fois une veuve bien pauvre qui vivait seule avec son fils, un garçon à demi-infirmes, bon seulement à s'étirer au soleil et à dormir. Un jour sa mère lui dit :

— Écoute, maintenant il te faut travailler. Ton père est mort et nous sommes sans le sou. Que ferons-nous pour vivre !

— Eh, maman ! Travailler, tu n'y penses pas, je suis petit et infirme. Personne ne voudra m'embaucher pour quelque travail que ce soit !

Ils étaient en train de dîner. Il y avait une flopée de mouches dans la cuisine et sur les plats. Pour les chasser, le nain donna un grand coup de poing sur la table et il en tua cinq cents bien comptées.

— Oh, maman, je ne me pensais pas si fort. Je viens d'en tuer cinq cents d'un coup de poing.

S'il était petit, il ne manquait pas d'esprit. Il se mit à dire :

— Je vais acheter une casquette et je ferai écrire sur la visière : l'homme fort qui en a tué cinq cents d'un coup de poing.

La casquette achetée au marché et l'air recommandable avec sa visière, il prend son héritage : un serin dans une cage, un œuf, une bobine de fil et il s'en va.

Il marcha longtemps dans le bois. La nuit, il dormait dans les ruisseaux. A force de courir, il arriva à un carrefour où il vit, assis au pied d'un châtaignier, un géant qui en valait cent comme lui.

— Où vas-tu, petit homme, lui cria le géant en se dressant sur ses jambes pendant que sa tête touchait la cime des arbres. Tous ceux qui passent par ce chemin doivent se mesurer avec moi. Si tu es plus fort que moi, tu seras mon maître, sinon je te tuerai.

A ce moment-là, le géant vit ce qu'il y avait écrit sur la visière.

— Eh, tu dois être bien fort, dit-il, pour en avoir tué cinq cents d'un coup de poing. Mais, voyons, voici l'épreuve ! Quand je jette

une pierre elle ne tombe pas de trois jours. Regarde ce que je sais faire.

Le géant s'accroupit, il arrache à la montagne un rocher qui pesait au moins cent quintaux et, au prix d'un grand effort, il le lance au-dessus des clochers et des maisons. Le rocher monta, monta trois jours durant et il ne faisait pas mine de ralentir. Au bout de trois jours, il redescendit dans un bruit de tonnerre, tel celui de mille éclairs, et il fit dans le bois de Ramondens un trou dans lequel aurait pu contenir la Cité de Carcassonne. L'étang des neufs sources s'appelle encore maintenant « le trou du géant ».

— Maintenant c'est à toi, petit.

Le nain sort le serin de sa cage et le jette aux vents. Loiseau monta, monta. Trois jours passèrent et il ne tombait jamais.

— C'est bien, dit le géant, passons à une autre épreuve. Quand je serre une pierre dans la main, je la réduis en poussière.

— Oh, dit le nain, moi d'une pierre j'en extrais le jus.

Le géant s'accroupit, ramasse une pierre, il la serre et la transforme en poussière. Le nain prend l'œuf, l'écrase et le jus jaillit entre ses doigts. Le géant n'en croyait pas ses yeux.

— C'est bon, dit-il, maintenant nous sommes fatigués par tous nos efforts. Allons à la maison pour dîner.

Ils vont à la maison. Le géant tue un lion et dit :

— Il faut du bois pour le faire cuire. Faisons chacun un fagot. Celui qui fera le plus gros sera le vainqueur.

Le géant prend une hache et coups de hache par-ci, coups de hache par-là. A chaque coup un chêne tombait. Le fagot fut vite prêt :

— A toi maintenant, attache ton fagot.

Le nain sort sa bobine de fil, l'attache à une branche et il se met à tourner autour de la forêt.

Voilà mon fagot. Il me faut prendre tout cela ou rien !

— Eh bien, bougre, tu vas détruire toute ma forêt. Laisse cela, nous en aurons assez avec le mien.

Ainsi, le nain devint le maître du géant qui les fit vivre, lui et sa mère. Il n'avait rien à faire de la journée, sinon de montrer sa casquette où était écrit : « L'homme fort qui en a tué cinq cents d'un coup de poing. »

Cric, crac, mon conte est achevé.

Conte type T 1640 + 1060 + 1062.

La situation initiale celle du « courageux tailleur », était représentée par dix-neuf versions en France, en 1964.

Les autres épisodes appartiennent au cycle de l'ogre dupé, cf. supra Le petit Bénédicite.

LA COCUDA

Un còp i aviá de bordassiers que vivián plan sus calques camps e calque tropèl de fedas. Avián tres gojats e la bòria èra tròp pichona per i poder tener a tant de mond. Alavetz, l'ainat venguèt dire a son paire :

— Paire, ieu m'en vau querre de trabalh, e, amb mos fraires pus joves, podràs menar la bòrda e i viure.

E s'en anèt. Rodèt plan de temps de bòria en bòria sens jamai trobar ren. Un matin, al ran des bòsc, rescontrèt un òme amb qui se metèt a charrar :

— E ont anatz, jovent ?

— Cerqui de trabalh.

— Coma se troban las causas. E ieu cerqui un vailet a la jornada. Se nos podem entendre poiriá pas anar melhor. Justament, ièr al ser, lo qu'aviá partiguèt. Vos vau dire las mias condicions. Cada matin vos aissaretz a punta d'alba e vos caldrà dejunar amb ieu. Manjarem pas l'un sens l'autre, quand me levarai de taula, vos tanben. Al trabalh prendretz la gossa e quand s'en vendrà vos envendretz, mas pas abans. Ma femna vos portarà lo dinnar, mas vos caldrà beure al barralh sens lo dorbir e manjar lo pan sens l'entemenar de cap de cap. Quand lo cocut cantarà aprèp los vacairals*, vos poirai metre defòra. Ducas aquí si un de nosaus dos es pas content, l'autre i levarà la pèl avans qu'òm se separe. S'aquò vos va, venetz. E s'en van totis dos.

Arriban a la bòria, fa coneissença de la mèstra. La mèstra i fa veser sa cramba. Le matin, a punta d'alba, nòstre jornalier se leva e se va metre a taula amb lo mèstre per lo dejunar. I aviá de pan e un uòu per cadun. Ajèt pas tant lèu engolit la primièra massogada quand lo mèstre se leva, tampa lo cotèl e dís :

— Pus d'uòu, pus de pan ! Anem al camp, vos vau far veser lo trabalh qu'es de far.

Arriban al camp :

— Aquí, arrancaretz los calhaus amb un bigòs e ne faretz de montairons a la linzoira.

La gossa los seguissiá. De matin l'avián pron assadolhada. Se colca jos una mata e dormís, presta a i passar la nuèit e mai vint jorns. Lo paure drollàs, al cap de dos oras a la raja del solelh, èra mieg adalit. A miègjorn, la mèstra i pòrta lo barralh e lo pan — mas pòt pas ni beure ni manjar. Tot le jorn arranquèt de calhaus e la gossa dormissiá sens canha al pè de la mata. Nuèit negra, la gossa que començava pas d'aver caud, s'en tornèt a la bòria. Los mèstres èran ja sadolhs coma de pòrcs. I tornèron metre un uòu e de pan sus la taula. Mas, tant leu assèit, lo vielh se leva, tampa lo cotèl e pus d'uòu, pus de pan !

— Mèstre, som pas content.

— Gojat te me cal balhar la pèl abans de te mudar d'aici.

Lo fa jaire sus la taula, i arranca la camisa e, amb lo rasor, i tirèt tres dits de pèl de per l'esquina, una bela correja de las carvenas del còl duscas al ran del cuol.

Paure gojat ! sens un soù, afaminat e adalit s'entornèt al seu ostal e l'esquina i escosiá ferme.

— Mamà, vei çò que m'a fach lo mèstre de la bòria ont m'èri logat.

— Paure dròlle, qui te revenjarà ?

— Ieu, mamà, dís lo second.

Tanlèu dit s'en va. Rodèt pel bòsc un brave temps e, un matin, trobèt lo mèstre de la bòria que l'atendiá a una crosada de camins.

— E l'òme, que voletz aquí, plantat sus mon camin ?

— Gojat, cerqui un vailet.

— Pòt pas anar melhor, ieu me vòli logar.

— Alavetz escotatz las condicions que vos fai.

I torna dire le meme oremus, l'uòu, lo pan, lo cotèl, la gossa, lo barralh, lo cocut.

Lendeman, a punta d'alba, lo gojat èra al camp e derrocava sens ren dins lo ventre. La gossa dormissiá jos una mata. A miègjorn, la mèstra i porta lo dinnar, mas sens dorbir la barralh pòt pas beure, ni manjar sens entemenar lo pan de cap de cap. A taula lo mèstre tampa lo cotèl e se leva — pus d'uòu, pus de pan !

— Mèstre, som pas content.

— Gojat, te me cal balhar la pèl.

E en aquel tanben i tornèt tirar, amb lo rasor, una correja de pèl de tres dits de per l'esquina. Arriba al seu ostal tot endolorit :

- O, mamà, cocha çò que m'a fach lo mèstre de la bòria !
- Paure dròlle ! Encara a tu ! Qui te revenjarà ?
- Ieu, mamà, dís lo pus jove.
- O pauròt, t'en angues pas. Que a tu tanben te passarà mal.
- Vòli i anar. Me logarai dins la bòria d'aquel marrit et mais-sant òme e tornarai aici amb sa pèl, te l'afortissi.

Lo jovenòt èra pus pichon que los autres mas tanben èra pus afirolat. S'en va, roda per los bòsques calque temps e, un brave matin, torna trobar lo mèstre de la bòria a una crosada de camins jos un castanhèr. Semblava esperar la venguda de calqun.

- Ont vas, pichon, per aquestis camins perduts.
- Som en quèsta de trabalh, l'òme.
- Pòt pas anar melhor. Coma se troban las causas ! Ieu cerqui un jornalièr, benlèu faretz afar amb ieu. Aquí las mias condicions.

E i torna dire sos setze ans*, l'uòu e lo pan, lo barralh, la gossa e lo cocut. Los vacairals èran pas passats e la primavèra èra encara luenh !

S'en van totis dos, cadun cap a son sòrt. Lendeman, a punta d'alba, lo mèstre se leva de taula — tanlèu assèt, levat — tampa lo cotèl, pus d'uòu pus de pan ! Mas lo jovenòt aviá ja engolìt l'uòu entier, sans maissegar, res qu'en sarrant las aurelhas, e mossegat lo pan, s'emportant la mitat del rosset al caich !

— Aquei pòrc, dís la femna, m'a chapat la mitat del pan rosset e tot l'uòu. Sarà pas aisit amb aquei !

Coma cada còp la gossa lo seguís al camp e se colca jos una mata.

A miègjorn, la mèstra i porta lo pan e lo barralh. El tira son cotèl, trauca lo barralh sens lo dorbir e beu. Copa lo pan per lo mièg, cura la mica e manja. Torna tampar lo trauc del barralh e ajustar las dos mitats del pan, que s'i vesiá pas res. Quand n'agèt pron de derrocar lo camp, agafa de pèiras e còps de pèiras a la gossa ! Lèu sul pè e lèu mudada, la seguís cap a la bòria. Lo solelh èra pas colcat.

— Mèstre, la gossa es tornada, ieu tanben. Lo pan es pas entemenat de cap en cap, mas lo barralh es eissut sens que l'age dorbit.

— Aquò va plan, gojat.

Se metan a taula. I aviá totjorn l'uòu e lo pan. Lo mèstre es pas pus lèu assèt que tampa lo cotèl e se leva — pus d'uòu, pus de pan !

Mas l'autre aviá ja engolít l'uòu en sarrànt las aurelhas e arrancat mièga livra del pan rosset d'une mossegada — aviá lo dentièr qui anava plan, èra pas coma lo meu.

Aqueste ser, en luòc de s'endormir, lo vailet demorèt al pè del fuòc.

— Seriatz melhor al lèit, i dis la mèstra, que sus un bròc de cadiera.

— O, ieu, paura femna, a l'ostal ai totjorn dormit atal.

Lo vielh èra al lèit e el tanben crevava de talent. La femna esperava que lo vailet se colquesse per i portar a manjar mas l'autre fasiá semblant de dormir.

— Fai me quicòm a manjar, bufava lo vielh, que crevi de fam. Fai me un milhàs* !

— E ben, aquò es aisit per far un milhas amb aquel aucèl al pè del fuòc. Se se revelha me i caldrà balhar. En fins la vielha monta lo pairòl sus lo fuòc coma pòt, amb d'aiga e de farina de milh. La pasta se fa, bolitz, ela remena amb un culhèr ; lo milhàs es a punt quand l'autre se revelha.

— E que diable fasetz aqui, paura femna, en aquesta ora ?

— O, se dis la femna, fai una cairida amb de cendres per lavar las sietas e los plats.

— E ben, fa lo vailet, çò pòt pas anar melhor. Aqui una bona ocasion per ieu. Aqueste matin ai defumat las vacas, vau netejar un pauc mas bòtas.

Va querre sas bòtas plenas de fanga e de merda e las trai dins lo pairòl ont coisiá lo milhàs. Apuèi, tranquille come Baptista se torna arrucar sus la cadiera e se met a roncar.

— E femna, cridava lo mèstre de sa cramba, me lo portas aquel milhàs ?

— Paure òme, se sabiás çò qu'a fach !

— E que a fach ?

— I ai dit que fasiá una cairida. Es anat querre sas bòtas e las es vengudas jitar dins lo pairòl.

E la nuèit passèt. A punta d'alba lo vailet roncava mas que jamai al pè del fuòc. Los bordassiers se demandavan cossi farián per se traire d'aqui. Lo vielh sentissiá ja la pèl de l'esquina i escoire.

— Escota, dis sa femna, sabes que dins nòstras condicions lo pòdes ficar defòra quand lo cocut cantarà.

— E paura femna, avem pas encara passat los vacairals. Cossi vòls que lo cocut cante.

— Ieu sabi cossi far. Ai una idea que me ven a l'èime. Sabes ben, aqueste menina qu'avem dins un canton de l'ostal e que es sens dota ta maire, la cal quilhar dins lo pibol de l'òrt e i far cantar cocut. Atal lo vailet partirà. Si non te i caldrà balhar la pèl.

Van querre la menina, la despelhan, l'untan amb de melh del cap al pès, i crevan un plumon sus lo cap per que semblesse un aucèl e la quilhan sus lo pibol amb la consinha de cantar cocut o de crevar.

— Cocut, cocut !

Fa la paura menina. Podià a penas griular.

— Ome, escota, lo cocut canta. Es ora de te mudar d'en per aqui, que t'avem pron vist, que d'un pauc mai nos arroinavas !

— Mèstre, vòli ben partir, mas me cal emportar lo cocut amb ieu.

Agafa lo fusil, dorbis la finèstra. Pan ! La menina capval ! Tomba dins l'òrt per los caulets e los pòrres. El va veser lo cocut. Lo far rodar amb lo pè.

— E, çò dis, es plan bèl aquel cocut. E apuèi, o, mas es pas un cocut, es una cocuda. Erem d'acòrdi per un mascle, pas per una feme. M'en vau pas.

— Vailet, som pas content, e vesi que te me cal balhar la pèl.

Lo mèstre se colca sus la taula, l'esquina nusa, e l'autre, a plaser, amb lo rasor i tira tres correjas en disent :

— Una per mon fraire ainat, una per mon fraire second e una per ieu.

Tornèt al seu ostal amb las tres correjas del mèstre. De veser la pèl del mèstre, lo autres fraires trobèron loora mxlafaita mens amar-ganta. E aqui lo conte de la cocuda...

M. OUSTRIC

LE COUCOU¹

Il y avait une fois des fermiers qui vivaient bien de quelques champs et d'un troupeau de moutons. Ils avaient trois enfants et la ferme était trop petite pour nourrir autant de monde. L'aîné dit alors à son père :

— Père, je m'en vais chercher du travail, et, avec mes plus jeunes frères, tu pourras mener la ferme et y vivre.

Et il partit. Il rôda longtemps de ferme en ferme sans jamais rien trouver. Un matin, près de la forêt, il rencontra un homme avec lequel il se mit à discuter :

— Où allez-vous, jeune homme ?

— Je cherche du travail.

— Comme vont les choses. Moi je cherche un domestique à la journée. Si nous pouvions nous entendre, tout irait pour le mieux. Justement, hier au soir, celui que j'avais est parti. Je vais vous dire mes conditions. Chaque matin, vous vous lèverez à l'aurore et il vous faudra déjeuner avec moi. Nous ne mangerons pas l'un sans l'autre, quand je me lèverai de table, vous aussi. Au travail, vous amènerez la chienne et quand elle reviendra, vous reviendrez, mais pas avant. Ma femme vous portera le repas, mais il vous faudra boire au baril sans l'ouvrir et manger le pain sans l'entamer de quelque bout que ce soit. Quand le coucou chantera, après les **vacairals**², je pourrai vous mettre dehors. Jusque-là, si l'un de nous deux n'est pas content, l'autre lui enlèvera la peau avant que l'on se sépare. Si cela vous convient, venez.

Et ils s'en vont tous les deux.

Ils arrivent à la ferme, il fait connaissance de la maîtresse de maison. La femme lui montre sa chambre. Le matin, à l'aurore, notre journalier se lève et va se mettre à table avec le maître pour déjeuner. Il y avait du pain et un œuf pour chacun. Il n'avait pas avalé la première bouchée que le maître se lève, ferme le couteau et dit :

— Plus d'œuf, plus de pain ! Allons au champ, je vais vous montrer le travail qu'il y a à faire.

Ils arrivent au champ :

— Là vous arracherez les cailloux avec une houe et vous les entasserez en bordure.

La chienne les suivait. Le matin, on l'avait fait manger tout son saoul. Elle se couche sous un buisson et dort, prête à y passer la nuit et plus de vingt jours. Le pauvre garçon, au bout de deux heures passées à la rage du soleil, était à demi-exténué. A midi, la patronne lui porte le baril et le pain, mais il ne peut ni boire ni manger. Tout le jour, il arracha des cailloux alors que la chienne dormait sans paresse au pied de son buisson. A la nuit noire, la chienne, qui commençait de ne pas avoir chaud, revint à la ferme. Les maîtres étaient déjà aussi rassasiés que des cochons. Ils lui remirent un œuf et du pain sur la table. Mais, à peine était-il assis que le vieux se lève, ferme son couteau et plus d'œuf, plus de pain !

— Maître, je ne suis pas content.

— Enfant, il faut que tu me donnes la peau avant de t'en aller d'ici.

Il le fait allonger sur une table, il lui enlève la chemise et, avec le rasoir, il lui enleva trois doigts de peau dans le dos, une belle lanière de la nuque jusqu'au cul.

Pauvre garçon ! Sans un sou, affamé et mort de fatigue, il revint chez lui et son dos lui brûlait.

— Maman, vois ce que m'a fait le maître de la ferme où je m'étais engagé.

— Pauvre enfant, qui te vengera ?

— Moi, maman, dit le second.

Sitôt dit cela, il s'en va. Il rôda longtemps dans la forêt et, un matin, il rencontra le maître de la ferme qui l'attendait à un carrefour.

— Eh l'homme, que voulez-vous, que faites-vous planté sur mon chemin ?

— Enfant, je cherche un domestique.

— Vous ne pouvez tomber mieux, je cherche à me louer.

— Alors écoutez les conditions que je vous fais.

Il lui répète le même **oremus**, l'œuf, le pain, le couteau, la chienne, le baril, le coucou.

Le lendemain, à l'aurore, l'enfant était au champ et il arrachait les cailloux sans rien dans le ventre. La chienne dormait sous un buisson. A midi, la patronne lui porte le dîner, mais sans ouvrir le baril, il ne peut pas boire, ni manger sans entamer le pain. A table, le maître ferme le couteau et se lève. Plus d'œuf, plus de pain !

— Maître, je ne suis pas content.

— Enfant, il faut que tu me donnes la peau.

Et, à celui-ci aussi il enleva dans le dos, avec son rasoir, une lanière de peau de trois doigts. Le garçon arrive chez lui tout endolori :

— Oh, maman, regarde ce que m'a fait le maître de la ferme !

— Pauvre enfant ! Toi aussi ! Qui te vengera ?

— Moi, maman, dit le plus jeune.

— Pauvre petit, ne t'en vas pas. A toi aussi il arrivera malheur.

— Je veux y aller. Je me louerai dans la ferme de ce mauvais méchant homme et je reviendrai ici avec sa peau, je te l'assure.

Il était plus petit que les autres, mais il était aussi plus dégourdi. Il s'en va, rôde dans les bois quelque temps et, un bon matin, il trouve à son tour le maître de la ferme à un carrefour, sous un châtaignier. Il semblait attendre que quelqu'un vienne.

— Où vas-tu, petit, par ces chemins perdus ?
— Je cherche du travail, l'homme.
— Tu ne pouvais tomber mieux. Comme vont les choses ! Je cherche un journalier, peut-être ferons-nous l'affaire. Voilà mes conditions.

Et il lui récite ses psaumes³, l'œuf et le pain, le baril, la chienne et le coucou. Les **vacairals** n'étaient pas passés et le printemps était encore loin !

Ils s'en vont tous deux, chacun vers son destin. Le lendemain, à l'aurore, le maître se lève de table — aussitôt assis, aussitôt levé — il ferme le couteau, plus d'œuf, plus de pain ! Mais le garçonnet avait déjà avalé l'œuf, sans mâcher, rien qu'en serrant les oreilles, et mordu dans le pain, emportant dans ses mâchoires la moitié de la miche !

— Ce cochon, dit la femme, m'a mangé la moitié de la miche et l'œuf. Ce ne sera pas facile avec celui-ci !

Comme chaque fois, la chienne l'accompagne au champ et se couche sous un buisson. A midi, la patronne lui apporte le pain et le baril. Lui, sort son couteau, troue le baril sans l'ouvrir et boit. Il coupe le pain par le milieu, enlève la mie et mange. Puis il referme le trou du baril et recolle les deux moitiés du pain sans que rien ne se voie. Quand il en eut assez d'arracher ses cailloux, il prend des pierres et les jette sur la chienne ! Vite sur pied et prête à partir, celle-ci le suit à la ferme. Le soleil n'était pas couché.

— Maître, la chienne est revenue, moi aussi. Le pain n'est entamé d'aucun bout, mais le baril est à sec sans que je l'aie ouvert.

— Ça va bien, mon garçon.

Ils se mirent à table. Il y avait toujours l'œuf et le pain. Il n'est pas plutôt assis qu'il se lève — plus d'œuf, plus de pain ! Mais l'autre avait déjà englouti l'œuf en serrant les oreilles et arraché une demi-livre de la miche d'un coup de dent — il avait un dentier qui allait bien, ce n'était pas comme le mien.

Ce soir-là, au lieu d'aller se coucher, le valet resta au pied du feu.

— Vous serez mieux au lit, lui dit la patronne, que sur une mauvaise chaise.

— Oh moi, pauvre femme, à la maison j'ai toujours dormi ainsi.

Le vieux était au lit et lui aussi mourait de faim. La femme attendait que le valet se couche pour lui porter à manger, mais l'autre faisait semblant de dormir.

— Fais-moi quelque chose à manger, soufflait le vieux, je crève de faim. Fais-moi un **milhàs** !⁴

— Eh bien, ce n'est pas facile de faire du **milhàs** avec cet oiseau au pied du feu. S'il se réveille, il me faudra lui en donner.

Enfin la vieille hisse le chaudron sur le feu comme elle peut, avec de l'eau et la farine de maïs. Pendant que la pâte se fait, bout, elle remue avec une cuillère ; le **milhàs** est à point quand l'autre se réveille.

— Que diable faites-vous ici, pauvre femme, à cette heure ?

— Oh, dit la femme, je prépare une charrée avec des cendres pour laver les assiettes et les plats.

— Eh bien, fait le valet, ça ne peut pas aller mieux. Voilà une bonne occasion pour moi. Ce matin j'ai enlevé le fumier de l'étable, je vais nettoyer mes bottes.

Il va chercher ses bottes pleines de boue et de purin et les jette dans le chaudron où cuisait le **milhàs**. Ensuite, tranquille comme Baptiste, il regrimpe sur sa chaise et se met à ronfler.

— Eh femme, criait le maître depuis sa chambre, tu me le portes ce **milhàs** ?

— Pauvre homme, si tu savais ce qu'il a fait !

— Et qu'a-t-il fait ?

— Je lui ai dit que je faisais une charrée. Il est allé chercher ses bottes et les a jetées dans le chaudron.

Et la nuit passa. A l'aurore, le valet ronflait plus que jamais au pied du feu. Les fermiers se demandaient comment ils allaient faire pour se sortir de là. Le vieux sentait déjà la peau du dos lui cuire.

— Écoute, dit sa femme, tu sais que, selon nos conditions, nous pouvons le mettre dehors quand le coucou chantera.

— Eh pauvre femme, nous n'avons pas encore passé les **vacai-rals**. Comment veux-tu que le coucou chante ?

— Je sais comment faire. Une idée me vient à l'esprit. Tu sais bien, cette grand-mère qui est dans un coin de la maison et qui est sans doute ta mère, il nous faut la faire grimper dans le peuplier du jardin et lui faire faire le chant du coucou. Ainsi le valet s'en ira. Sinon, il te faudra lui donner la peau.

Ils vont chercher la grand-mère, la déshabillent, l'oignent de miel de la tête aux pieds, lui crèvent un édredon sur la tête pour qu'elle ressemble à un oiseau et ils la hissent sur le peuplier avec la consigne de faire le coucou ou de crever.

— Coucou, coucou !

Fait la pauvre grand-mère. A peine si elle pouvait geindre.

— Homme, écoute, le coucou chante. Il est temps de t'en aller, nous t'avons assez vu, d'un peu plus tu nous ruinais.

— Maître, je veux bien partir, mais il me faut emporter le coucou avec moi.

Il prend le fusil, ouvre la fenêtre. Pan ! La grand-mère en bas ! Elle tombe dans le jardin au milieu des choux et des poireaux. Lui, va voir le coucou. Il le retourne avec le pied.

— Eh, dit-il, il est bien beau ce coucou. Et après, oh, mais ce n'est pas un coucou, c'est une femelle. Nous étions d'accord pour un mâle, pas pour une femelle. Je ne m'en vais pas.

— Valet, je ne suis pas content, et je vois qu'il me faut te donner la peau.

Le maître se couche sur la table, le dos nu, et l'autre, à plaisir, lui enlève trois lanières en disant :

— Une pour mon frère aîné, une pour le deuxième et une pour moi.

Et il revint chez lui avec les trois lanières du maître. En voyant la peau du maître, les autres frères trouvèrent leur mésaventure moins amère.

Voilà le conte du coucou...

(1) Le français ne comprenant pas d'équivalent du mot au féminin, nous avons conservé le masculin.

(2) Les quatre derniers jours de mars et les trois premiers d'avril marqués par des gelées et des averses. On les connaît aussi sous le nom de « jours de la vieille ».

(3) Les mots *setze ans* de la version occitane sont une déformation de *set sams*, les sept psaumes de la pénitence que l'on récitait d'une voix monocorde.

(4) Préparation à base de farine de maïs, se mange salé ou sucré.

Conte-type 1000.

Bien représenté dans toute l'aire indo-européenne — on connaît de nombreuses versions françaises et occitanes — le conte peut prendre deux formes : dans la première, à tonalité fantastique, le héros est au service du diable ou d'un être surnaturel qu'il dupera par sa ruse ; dans la seconde, la nôtre, les traits réalistes l'emportent pour souligner la tension qui existait souvent entre maîtres et valets. A preuve de cette volonté de réalisme, l'accentuation de certains traits : le troisième frère n'hésite pas à

jeter ses bottes pleine de merde dans le milhàs ; la grand-mère n'est pas sans rappeler ces malheureux que, périodiquement, on retrouve prisonnier d'une famille qui les a rendus à l'état « d'homme sauvage ». Le découpage de la peau correspond sans doute à un rituel de l'ancien droit. Les procédés utilisés par le garçon pour boire et manger, sans enfreindre l'ordre du maître, sont fréquemment évoqués dans la tradition orale. On les trouve aussi dans *La vie de Lazaro de Tormes, Romans picaresques espagnols*, Paris, Gallimard, *La Pléiade*, 1968, traduction M. Molho, pp. 9-10.

BIBLIOGRAPHIE

- E. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, Paris, 1886, 2 volumes, volume II, p. 50.
- D. Fabre et J. Lacroix, *La pelalha, conte occitan*, Montpellier, Centre d'études occitanes, 1970, disque 45 tours.
- T.O.D.C.O., *Volume II*, pp. 144-146.
- C. Corses, p. 286, conte n° 23.

de petits, una quinzena. Pas res per le donar a manjar. Alaras aviá una vaca. Un jorn decida de tuar aqueh vaca. Diguèt :

— I aniràs vendre la pèl al mercat, beu!h ne tiraràs qualque sòm.

Tua la vaca, pren la pèl e se'n va. Mes que, vai pas a qu'una fièra anava, èra luèth del país. Alaras s'arrestèt en rota. Monta sus un arbre per faire un sòm. Voilà que l'arriba una banda de volars, se meton al pè de l'arbre e aqui metèron un pol a costè. E parlovan una sacada de loia d'òr. Alaras l'autre èra amont en l'arbre e dièh :

— Te cal pas bolegar.

A n'un moment donat agèt beu!h de poms.

— — O, diguèt, tanh.

Alaras se va tornar a l'arbre e dièh :

CONTES D'ANGLES

— Qui remena l'este lo tate, qui lo remena l'estemena...

— O avèm Margarida Solano !

Marguerite SOLANO

Era l'autre que passava. Enfin aquel s'endormís. Cresèt pas qu'aqueh pèl de vaca le descopa : Bron bron bron sus aqueh arbre, Jeanne Margarite barrau parlova a costè. E dièh : Margarite Solano, se'n va a l'arbre e dièh : Ses parents tenièn un petit commerce. L'endant plus de vint ans, son pèr fèt consèlher municipal. Margarite se maria avec Manuel Solano. L'endant a fin de sa vida se'n va a l'arbre e dièh :

Joana Margarida Barrau (Jeanne-Marguerite Barreau) nasquèt a Angles (Tarn) lo 29 de setembre de 1905. Sos parents tenián un pichon comèrci. Pendant mai de vint ans le seu paire soguèt conselhièr municipal. Margarida se maridèt ambe Manuel Solano. Dusca a la fin de sa vida tenguèt un magasin ont es que vendiá un pauc de tot : fial, agulhas, lana, otisses... Moriguèt a Angles lo 9 de junh de 1981.

Aqui çò que nos diguèt Margarida Solano d'aqueles contes :

— Aqueles contes, los teni de la Danissa. Veniá velhar. Se sesiá aquí al pè del fuoc. Avièm una cheminièra a l'epòca. Venia e ie disièm : — Anem Danissa, contatz nos un conte ! — E ne sabiá : E ne sabiá ! Ne contava aquela femna ! Escota ! seriá demorada cresi jusca lo matin, jusca lo matin te contava de contes !

I a qualques jorns d'aquò. Quand los me contava, de qu'aviai ? Sèt o ueit ans ! Dets ans benlèu ! E n'ai setanta cinc...

Remerciam aici la familha de Margarida Solano de nos aver permes de publica aqueles contes.

*jetter ses bonnes pièces de monnaie dans le millésime ; le grand-père n'est pas sans rappeler
ces malheureux que, périodiquement, on retrouve prisonnier d'une famille qui les a
rendus à l'étranger d'un mariage ». Le découpage de la page correspond sans doute
à un rituel de l'ancien droit. Les procédés utilisés sur le terrain pour louer et manger,
sans enfreindre l'ordre du maître, sont fréquemment employés dans la tradition orale.
On les trouve aussi dans La vie de Lázaro de Tormes, Romanes pour quelques espagnols,
Paris, Gallimard, La Pléiade, 1968, traduction M. Moine, pp. 3-72.*

CONTES D'ANGLES

MARGARIDA SOLANO

Jeanne-Marguerite Barreau naquit à Angles (Tarn) le 29 septembre 1905. Ses parents tenaient un petit commerce. Pendant plus de vingt ans, son père fut conseiller municipal. Marguerite se maria avec Manuel Solano. Jusqu'à la fin de sa vie, elle tint un magasin où elle vendait un peu de tout : fil, aiguilles, laine, outils... Elle mourut à Angles le 9 juin 1981.

Voici ce que nous dit Marguerite Solano de ces contes :

— Ces contes, je les tiens de la Denise. Elle venait veiller. Elle s'asseyait ici, au pied du feu. Nous avions une cheminée à l'époque. Elle venait et nous lui disions : « Allez Denise, dis-nous un conte ! » Et elle en savait, elle en savait ! Elle en racontait cette femme ! Écoute ! elle aurait pu tenir, je crois, jusqu'au matin, jusqu'au matin elle te disait des contes ! Il y a quelques jours de ça. Quand elle racontait, qu'est-ce que j'avais ? Sept ou huit ans ! Six peut-être ! Et j'en ai soixante-et-quinze...

Nous remercions ici la famille de Marguerite Solano de nous avoir autorisé à publier ces contes.

LO CONTE DE CORNACÚ

Un còp i aviá un òme que l'apelavan Cornacú. E aviá una banda

de petits, una quinzena. Pas res per ie donar a manjar. Alaras aviá una vaca. Un jorn decida de tuar aquela vaca. Diguèt :

— I aniràs vendre la pèl al mercat, benlèu ne tiraràs qualque sòus.

Tua la vaca, pren la pèl e se'n va. Mes que, sai pas a qu'une fièira anava, èra luènh del país. Alaras s'arrestèt en rota. Monta sus un arbre per faire un sòm. Voilà que t'arriba una banda de volurs, se meton al pè de l'arbre e aquí metèron un pol a rostir. E portavan una sacada de lois d'òr. Alaras l'autre èra amont sus l'arbre e disiá :

— Te cal pas bolegar.

A n'un moment donat agèt besonh de pissar.

— — O, diguèt, tanpis.

Alaras aquò rajava d'una branca a l'autra. E n'i aviá un que remenava l'aste. Alaras :

— Qui remena l'aste lo taste, qui lo remena l'entemena...

— O avèm la graissa que tomba del Ciaù ! Remena remena Michau que la graissa tomba del Ciaù !

Era l'autre que pissava. Enfin apuèi s'endormís. Cresètz pas qu'aquela pèl de vaca ie descapa : Bron bron bron sus aqueles arbres, los volurs agèron paur. Totes los volurs se'n van. Alaras l'autre te descend, diguèt :

— Va plan ! As fait un bon afar !

Mes que n'i agèt un volur que se tornèt virar. Alaras èra quèque. E i disiá a l'autre :

— Que que que fasètz aquí ?

— O ie diguèt, m'apèli Arenga lenga ! Se vòs la t'arengarai la lenga !

Alaras diguèt :

— Met-la aquí sus un roc !

L'autre trapa un ròc, pam pam ! T'i arenga la lenga. Mes que l'autre poguèt pas mai parlar. Alaras se n'anèt darrèr los autres volurs, parlava pas, mai ie cridava, mai los volurs avián paur, enfin se'n van. L'autre amassa son sac de lois d'òr e se'n va. Arriba a l'ostal, ditz a la femna :

— Sas (sabes) que l'ai plan venduda la pèl de la vaca !

E ie ditz :

— Te cal anar a cò del monsur, i diràs que te prèste una mesura que los mesurarem los lois d'òrs !

Alaras lo monsur diguèt :

— Que vòl mesurar Cornacu qu'a pas solament un gran de blat per faire una micha de pan.

Alaras metèt un bricon de pega al fons de la mesura. Diguèron :

— Aitâl vèirem çò qu'a mesurat.

Enfin arriba allà, mesuran la d'aquò's e apuèi quand agèron mesurat ditz a un petit, Cornacu :

— Torna portar la mesura al mèstre e ie diràs mèrci ! Lo mèstre quand soguèt partit, gaita la mesura :

— Ó diguèt, i a un lois d'òr al fons !

Ditz a la femna :

— Pas possible ! Allez lo me cal anar veser !

Alaras ie va e ie ditz :

— E ben Cornacu, aquela pèl ?

— O ie diguèt, calatz-vos monsur ! Aquela pèl escotatz, n'ai fait una sacada de lois d'òrs ! Ie ditz : Vos qu'avetz trenta vacas se las tuavetz totas vèirietz tant (quand) d'argent qu'aurietz !

L'autre diguèt :

— Quand mèmes se per una pèl a una sacada de lois d'òrs tantas n'aurai ieu !

Alaras te fa pas ni una ni dóas te va tuar totas las vacas e se'n va ambe las pèls a la fièira. Figura-te, a las pèls ie'n donèron çò qu'òm dona d'una pèl. Quand torna ie ditz :

— O Cornacu, m'as mièg passat, mes te voli tuar !

— Ó ie ditz, non ! Me tues pas ! Tuaràs la femna !

— E ben ie diguèt d'acòrdi ! Te tuarai la femna !

Alaràs a la femna ie ditz :

— Te cal mètre al lèit aquí e te metrai...

Avián tuat sai pas que, un vedèl o sai pas que. Avián per manjar ara. E alaras i aviá mes una gorda de sang aquí sul ventre coma aquò. E ie ditz :

— Bolegues pas e !

Alaras lo mèstre arriba e ie ditz :

— Allez arribi ! Pòrti un brave cotèl e vas veser que la femna serà lèu liquidada !

Alaras te trapa lo cotèl, t'i fica un còp de cotèl. Pardi lo cotèl tornèt plen de sang. Alaras Cornacu ie ditz :

— Quand mèmes, monsur, que m'avètz fait ! M'avètz tuat la femna !

- N'èrem d'acòrdi ! ie ditz.
- E ben va plan.
- Lo monsur se'n va. Quand soguèt partit lo Cornacu anèt crompar una plan polida rauba a la femna, la pimpèt plan, plan cofada, plan tot. Lo lendeman lo mèstre ie ven, ie ven e ie ditz :
- Te veni tener companha un bricon quand mèmes que t'ai tuat la femna !
- E la vegèt assèita al pè del fuòc.
- O ie ditz mes es aquí aquela femna !
- E òc ie ditz, paure, quand soguèretz partit trapèri lo bufet aquí la bufèri, la bufèri, la bufèri, e gaitàtz cossí venguèt !
- O ie diguèt, ieu que n'ai una de plan lèda ! Se ba ie fasiái ! Benlèu tornariá polida !
- Alaras partís, te va tuar la femna. Mes que la femna soguèt morta. Alaras diguèt :
- Cornacu, m'as fait tuar la femna mes ara te vòli tuar a tu !
- E ben, i ditz, paure !
- Anem ie ditz, met-te dins aquela barrica e te vau negar !
- Se met dins aquela barrica enfin, rudèla que rudelaràs la barrica. Passa davant una glèisa. Disía la messa. Alaras lo mèstre ie ditz :
- Ieu quand mèmes te vòli anar negar mes vòli pas mancar la messa !
- Se'n va a la messa. Alaras Cornacu dins la barrica fasiái :
- E que ieu soi malerós ! E que ieu soi malerós ! Me vòlon far esposar la filha del rei e ieu la vòli pas !
- Passèt un òme, ie ditz :
- De que dises ?
- O vos disi que me vòlon far esposar la filha del rei e ieu la vòli pas e m'an fait metre dins aquela barrica !
- Ie ditz :
- Trai-te d'aquí veiràs !
- Menava un tropèl de moton, menava benlèu tres cents motons.
- Ie ditz :
- Trai-te d'aquí e ieu m'i metrai ! Veiràs que la filha del rei ieu l'esposarai !
- Alaras mèstre Cornacu te partís ambe sas tres cents fedas cap tranquille, cap a l'ostal. E l'autre te va ficar l'autre dins la ribièira. Lo lendeman lo mèstre diguèt :

— Quand mêmes Cornacu a una plan polida femna, la t'i cal anar vèser.

Quand arriba enlai se vei Cornacu a taula. E ie ditz :

— Cossí marcha ?

— O ie diguèt, paure monsur quand me neguerètz, quand arribèri al fons de l'aiga i agèt una pradèla, quicòm de magnifique. E de motons ! E de motons ! Ten, venètz veser ! Gaitàtz totes los qu'ai menat !

Alaras ie ditz :

— O se ba sabiai ieu i aniriái !

— A ben ie diguèt paure se volètz, vos i acompanyarai !

Alaras l'autre se fa pas ni una ni doás te pren totes aqueles motons al bòrd de l'aiga. Alaras los motons se refletavan dins l'aiga, comprenes ! Alaras ie ditz :

— Tenètz gaitàtz, monsur, tantes que n'i a !

— Oc ie ditz es vertat ! I envòii lo vailet !

Ie fa sautar lo vailet. Lo vailet fasiá : Cloc, cloc, cloc, cloc ! Ie diguèt :

— De que ditz ?

— Ditz que ne ten un de tament gròs que lo pòt pas montar ! Anatz i ajudar !

Lo monsur te monta amont, se fica dins l'aiga e se neguèt. E mèstre Cornacu tornèt partir al seu ostal e agèt los lois d'òr, agèt las fedas e b'agèt tot.

E eric crac mon conte es acabat.

LE CONTE DE CORNACU

Il y avait une fois un homme qui s'appelait Cornacu. Il avait une flopée d'enfants, une quinzaine, mais rien pour leur donner à manger. Il avait une vache. Un jour il décide de tuer cette vache. Il dit

— Tu iras vendre la peau au marché, peut-être en tireras-tu quelques sous.

Il tue la vache, prend la peau et s'en va. Mais, je ne sais pas à quelle foire il se rendait, c'était loin du pays. Alors il s'arrêta en route. Il monte sur un arbre pour faire un somme. Voilà qu'arrive une bande de voleurs qui se mettent au pied de l'arbre pour faire rôtir un coq. Ils portaient avec eux un grand sac de louis d'or. L'autre était sur l'arbre et disait :

— Il ne te faut pas bouger.

A un moment donné il eut envie de pisser. Il se dit : « tant pis ».

Ça ruisselait d'une branche à l'autre. Il y en avait un qui tournait la broche :

— Qui tourne la broche le goûte, qui tourne entame...

— Oh, nous avons la graisse qui tombe du ciel ! Tourne, tourne, Michel que la graisse tombe du ciel !

C'était l'autre qui pissait. Enfin après il s'endort. Vous ne croyez pas que cette peau de vache lui échappe : Broum, broum, broum sur ces arbres, les voleurs eurent peur. Tous les voleurs s'en vont. Alors l'autre descend et dit :

— Ça va bien ! J'ai fait une bonne affaire !

Mais un des voleurs revint. C'était un bègue. Il disait à l'autre :

— Que, que faites-vous ici ?

— Oh, lui répondit-il, je m'appelle Arrange-langue ! Si tu veux je t'arrangerai la langue !

Il lui dit :

— Mets-la ici sur un rocher !

L'autre attrape un gros caillou, pan, pan ! Il lui arrange la langue. C'est que l'autre ne pouvait plus parler. Il s'en fut alors à la recherche des autres voleurs, il ne parlait pas, mais il criait, les autres avaient peur et ils s'enfuirent. L'autre ramasse le sac de louis d'or et il s'en va. Il arrive chez lui et dit à sa femme :

— Tu sais, je l'ai bien vendue la peau de la vache !

Elle lui répond :

— Il te faut aller chez monsieur, tu lui demanderas qu'il te prête une mesure pour que nous mesurions les louis d'or.

Le monsieur lui répondit :

— Que veux-tu mesurer Cornacu, tu n'as pas seulement un grain de blé pour faire une miche de pain.

Cependant il mit un peu de colle au fond de la mesure en se disant : « Ainsi, on verra bien ce qu'il a mesuré. » Il rentre chez lui, fait ses mesures et quand tout fut fini Cornacu dit à un de ses enfants :

— Va ramener la mesure au maître et tu le remercieras.

Le maître, l'enfant parti, regarde la mesure :

— Oh, dit-il, il y a un louis d'or au fond !

Il dit à sa femme :

— Ce n'est pas possible. Il me faut aller le voir.

Il y va et lui dit :

— Et bien, Cornacu, cette peau ?

— Oh, taisez-vous, Monsieur ! De cette peau, figurez-vous, j'en ai tiré un grand sac de louis d'or. Vous avez trente vaches, si vous les tuez toutes qu'est-ce que vous auriez comme argent !

L'autre dit :

— Quand même, si pour une peau il a un grand sac de louis d'or, combien j'en aurai moi !

Du coup il ne fait ni une, ni deux, il tue toutes les vaches et s'en va avec les peaux à la foire. Figure-toi, pour les peaux on lui donna ce que vaut une peau. Quand il revient, il dit :

— Oh Cornacu, tu m'as trompé, mais je veux te tuer.

— Oh non ! ne me tue pas ! Tue plutôt la femme !

— Et bien c'est d'accord. Je tuerai ta femme.

Il dit à sa femme :

— Il te faut te mettre au lit et je te mettrai...

Il avait tué je ne sais quoi, un veau ou je ne sais quoi. Ils avaient de quoi manger maintenant. Il lui avait mis une gourde pleine de sang sur le ventre, comme ça :

— Ne remue pas surtout.

Le maître arrive :

— Allez, j'arrive. J'ai un bon couteau, tu vas voir que ta femme sera vite liquidée.

Il prend le couteau et lui donne un grand coup. Bien sûr le couteau était plein de sang. Alors Cornacu lui dit :

— Quand même, monsieur, que m'avez-vous fait ! Vous avez tué ma femme !

— Nous étions d'accord.

— Ça va bien.

Le monsieur s'en va. Quand il fut parti, Cornacu alla acheter une jolie robe à sa femme, la para, la coiffa, tout comme il faut. Le lendemain le maître vient et lui dit :

— Je viens te tenir compagnie un moment puisque j'ai tué ta femme.

Il la vit assise au pied du feu.

— Oh ! mais elle est là cette femme !

— Et oui, quand vous fûtes parti j'attrapai le soufflet, je soufflai dessus, je soufflai, je soufflai. Regardez comment elle est devenue.

— Oh, moi j'en ai une de bien laide. Si je faisais pareil. Peut-être deviendrait-elle jolie ?

Il part et va tuer sa femme. Mais la femme mourut. Il dit alors :

— Cornacu tu m'as fait tuer ma femme, mais maintenant c'est toi que je veux tuer.

— Et bien, pauvre.

— Allons, mets-toi dans cette barrique, je vais te noyer.

Il se met dans la barrique que le maître fait rouler devant lui.

Il passe devant une église où l'on disait la messe. Le maître dit :

— Je veux bien te noyer, mais je ne veux pas manquer la messe.

Il s'en va à la messe. Cornacu, dans la barrique, s'écriait :

— Que je suis malheureux ! Que je suis malheureux ! On veut me faire épouser la fille du roi et moi je ne la veux pas.

Un homme passa qui lui demanda :

— Que dis-tu ?

— Je dis que l'on veut me faire épouser la fille du roi, que moi je ne la veux pas et que l'on m'a fait mettre dans cette barrique !

— Sors de là, tu verras !

Il conduisait un troupeau de moutons, il y avait peut-être trois cents bêtes. Il reprit :

— Sors de là et moi je m'y mettrai ! Tu verras que je l'épouserai, moi, la fille du roi !

Maître Cornacu s'en va alors avec ses trois cents moutons, tranquille, et rentre chez lui. Et son maître va jeter l'autre dans la rivière. Le lendemain le maître dit :

— Ce Cornacu a quand même une jolie femme, il te faut aller la voir.

Quand il arrive là, il voit Cornacu à table. Il lui dit :

— Comment ça se fait ?

— Oh, pauvre monsieur, quand vous m'avez noyé et que j'arrivai au fond de l'eau je trouvai un pré magnifique ! Avec des moutons ! Des moutons ! Tenez, venez voir ! Regardez tous ceux que j'ai ramenés.

— Oh, si je savais comment faire, je m'y rendrais aussi.

— Eh bien, pauvre, si vous le voulez, je vous y accompagnerai.

L'autre ne fait ni une ni deux, il amène tous ses moutons au bord de l'eau. Ces moutons se reflétaient dans l'eau, vous comprenez :

— Regardez, monsieur, s'ils sont nombreux.

— Oui, c'est vrai. J'y envoie le valet.

Il fait sauter son domestique. Le valet faisait : glou, glou, glou, glou !

— Que dit-il ?

— Il dit qu'il y en a un de tellement gros qu'il ne peut pas le monter. Allez l'aider.

Le monsieur monte sur la berge, il se jette à l'eau où il se noya. Maître Cornacu revint chez lui, il garda les louis d'or, les moutons et tout le reste.

Cric, crac, mon conte est achevé.

Conte type 1653 A + T 123 + T 1535 A.

Conte connu depuis le Moyen-Age. L'épisode initial est emprunté à la tradition du niais triomphant tandis que le motif de la langue arrangée vient des contes d'animaux.

BIBLIOGRAPHIE

- T.O.D.C.O., tome II, p. 335.
- C. Corses, pp. 272-273, conte n° 3.
- G. Massignon, Contes de l'Ouest, Paris, Erasme, commentaires de P. Delarue, p. 267.

LO FIN VOLUR

Un còp i aviá una femna qu'aviá un enfant.

Alaras aquel enfant èra partit a Paris. E quand tornèt sa maire ie ditz :

— De qu'as apres a faire a Paris ?

— O ie diguèt maman, ai apres a faire lo fin volur ! Mes ba digas pas ie ditz a sa maire. Per çò que se ba dises, los gendarmas me vendran quèrre !

— N'ages pas paur ! ba dirai pas !

Sa maire trapa una vesina e ie ditz :

— Diga Loisa, te contariái bien quicòm mes ba te caldriá pas tornar repetar !

— E de que ?

— Ai l'enfant que, paura, es fin volur ! Mes ba repetes pas !

— Riscas pas res !

E l'autra se'n va a la font, i aviá tres o quatre femnas. Alaras ie ditz :

— Mes sabètz pas, l'enfant de la Marion es tornat e alaras sabètz pas lo mestier que fa ?

— E non ! e non !

— E ben fa lo fin volur ! Mes al mens ba diguèt pas !

— O riscas pas res, ba direm pas !

Mes que tot aquò arribèt a las aurelhas dels gendarmas. Alara los gendarmas lo van quistar. Al Pieron. Alaras ie dison :

— Paure, sias fin volur, los volurs los embarram ! Mes se siás fin volur escota, te cal, veses lo bolangièr aquí ! A un plen forn de pan. Se lo ie prenes tot, que lo nos pòrtas tot a la gendarmariè dins la nuèit, te daissarem partir !

Alaras lo bolangièr prenguèt quatre o cinc òmes, se metèron al torn del forn, solament avián pas regardat que lo forn donava defòra. Alaras l'autre te fa pas ni una ni doás, amassa tot son pan e se'n va. Alaras pardí, lo lendeman portèt lo pan als gendarmas.

Alaras ie dison :

— O mes paure, encara quand mèmes vos cal faire quicòm mai ! Vos cal anar prener lo chaval del rei ! E lo nos menar.

Alaras se ditz : « lo chaval del rei aiçò's quicòm mai ! ». Enfin. Voilà que lo rei faguèt mètre suls totes los chavals dins l'estable, ie faguèt mètre un òme. A chaval. E sul seu encara mai.

Alaras dins la nuèit qualqu'un tusta. Ditz :

— Qual es aquò ?

— O soi un paure mandiant, se me volietz daissar dintrar !

— O ie dison avèm òrdre de daissar pas dintrar digus !

— O ie ditz, daissatz me dintrar ! Vai per çò que ai freg e aqui aurai pas freg !

Enfin lo daissan dintrar. Apuèi, dins un briu que ie soguèt, trapa une botelha e beu. Fa semblant de beure. Alaras ie dison :

— De que bevètz ?

— O ie ditz, bevi quicòm de bon mes comprenètz que n'ai pas gaire !

— A donatz-nos'n un bricon ! Donatz-nos'n un bricon !

Ie'n donèt un bricon a cadun. Mes que comprenes, quand se'n mainèt, totes dormissián. E pas el. Alaras te fa pas ni una ni doás, trapa l'òme qu'èra sul chaval del rei, lo te met a chaval sus una posta, pren lo chaval e se'n va.

Alaras pardí lo lendeman que faire ? Las pròbas soguèron aquí.

— O ie dison encara, paure encara aquò's pas aquò ie dison. Te cal anar a la capelaniè e dire a monsur lo curat que te balhe tot l'argent, tot l'argent qu'a dins la glèisa e dins la capelaniè !

Alaras va plan. Te carga una alba, quicòm sul cap e se met al fons de l'autar. Lo campanhièr qu'anava sonar las campanas vegèt aquò, agèt paur. Va a cò de monsur lo curat, ie ditz :

— Monsur lo curat, sai pas que i a a la glèisa, s'es un revenant o sai pas que, i a un quicòm d'abilhat de blanc, al pè de l'autar e ieu gausi pas anar sonar las campanas !

Alaras monsur lo curat ie va e ie ditz :

— Se siás bona causa parla ! Se que non, que lo bon Dieu te coneciga !

— O, ie diguèt, oui soi bona causa ! Veni vos cercar per venir al cèl ! Monsur lo curat, vos vòli préner al cèl !

— O ie ditz, s'es per aquò soi prèst !

— Mes, ie ditz, abans d'anar al cèl vos cal me portar tot l'argent qu'avètz e totes los trons ! Perque cal partir ambe tot aquel argent !

— E ben ie ditz, lo te vau cercar !

Alaras se'n va a la capelaniè i cercar l'argent.

— A, ditz, lo portatz tot ?

— E non, ie ditz, n'ai daissat quaranta sòus a l'Anil ! A la sir-venta per la pagar !

— A, ie ditz, es pas bon ! Se me portatz pas aqueles quaranta sòus vos pòdi pas prener al cèl !

E ben los anguèt quèrre pardí. Apuèi ie ditz :

— Tenètz, metètz vos dins aquel sac ! Mes sabètz, mesfisatz vos, lo camin del cèl es semenat d'espilas e de rómècs ! Sabètz, sofriretz !

— O ben tanpis ! S'agís que siága al cèl !

Lo t'embarra aquí dedins, lo te pren pels escalièrses del cloquièr, bringa branga d'un escalièr a l'autre, tornèt descendre los escalièrses, lo te pren darrèr la glèisa que i aviá de rómècs, lo te promena per las rómècs, apuèi lo t'amena al joc de las polas. Lo t'embarra aquí.

— A, ie diguèt, atendètz aquí ! Me'n vau veser se Sant Pèire es prèst per vos dorbir la pòrta !

E se'n va. Lo lendeman matin l'Anil : « Polòta polòta polòta ! » se'n va peçar las polas.

— O, ie ditz, Anil tu tanben siás pel camin del cèl !

— O, ie diguèt, monsur lo curat, sai pas se siètz pel camin del cèl, siètz al joc de las polas !

Aquí mon conte es acabat.

LE FIN VOLEUR

Il y avait une fois une femme qui avait un enfant. Cet enfant était parti à Paris. Quand il revint sa mère lui dit :

— Qu'as-tu appris à Paris ?

— Oh maman ! J'ai appris à être un fin voleur. Mais ne le dis pas car si tu le dis les gendarmes viendront m'arrêter.

— N'aille pas peur, je ne dirai rien.

Sa mère rencontre une voisine et lui dit :

— Dis Louise, je te raconterais bien quelque chose, mais il ne faudrait pas le répéter.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ma pauvre, mon fils est un fin voleur. Mais ne le répète pas.

— Tu ne risques rien.

L'autre s'en va à la fontaine. Il y avait trois ou quatre femmes :

— Vous ne savez pas, le fils de Marie est revenu et vous ne connaissez pas le métier qu'il a appris ?

— Et non, et non.

— Et bien il fait le fin voleur. Mais au moins ne le répétez pas !

Tu ne risques rien, nous ne dirons rien.

Mais tout cela arriva aux oreilles des gendarmes qui vinrent chercher Pierre et lui dirent :

— Mon pauvre, tu es un fin voleur et les voleurs nous les enfermons. Mais si tu es un fin voleur, écoute, tu vois le boulanger là. Il a un four plein de pain. Si tu le voles tout et que tu nous le portes à la gendarmerie dans la nuit, nous te relâcherons.

Le boulanger s'entoura de quatre ou cinq hommes ; ils se mirent autour du four, mais ils ne s'étaient pas avisés que le four donnait dehors. L'autre ne fait ni une, ni deux, il ramasse tout le pain et il s'en va. Bien sûr, le lendemain il porta tout le pain aux gendarmes qui lui disent :

— Oh mon pauvre, il vous faut quand même faire quelque chose de plus. Il vous faut prendre le cheval du roi et nous l'amener.

— Ça, le cheval du roi, c'est une autre affaire !

Enfin. Le roi fit mettre un homme sur tous les chevaux de son écurie, y compris le sien. Dans la nuit quelqu'un frappe :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je suis un pauvre mendiant, si vous vouliez me laisser entrer !

— Nous avons ordre de ne laisser entrer personne.

— Laissez-moi entrer, j'ai froid tandis que dedans j'aurais chaud.

Enfin, ils le laissent entrer. Au bout d'un moment, il sort une bouteille et boit, du moins fait-il semblant de boire.

— Que buvez-vous ?

— Oh je bois quelque chose de bon, mais vous comprenez, je n'en ai pas beaucoup.

— Donnez-nous en un peu ! Donnez-nous en un peu !

Il en donna un peu à chacun. Mais quand ils s'en aperçurent tout le monde dormait, sauf lui. Alors il ne fait ni une, ni deux, il prend l'homme qui était sur le cheval du roi, il l'enfourche sur une poutre, il prend le cheval et il s'en va. Le lendemain, que faire ? Les preuves étaient là.

— Oh, lui dirent-ils, mon pauvre, ce n'est pas assez. Il te faut aller au presbytère et dire à monsieur le curé qu'il te donne tout l'argent, celui qui est dans l'église et celui qui est dans le presbytère.

Ça va. Il se met une aube, quelque chose sur la tête et il se place au fond de l'autel. Le sonneur qui allait sonner les cloches vit cela et eut peur. Il court chez monsieur le curé :

— Monsieur le curé, je ne sais pas ce qu'il y a dans l'église, si c'est un revenant ou je ne sais quoi, il y a quelque chose habillé de blanc au pied de l'autel et je n'ose pas aller sonner les cloches.

Le curé y va et dit :

— Si tu es bonne chose parle ! Sinon que le bon Dieu te connaisse !

— Oh oui je suis une bonne chose ! Je viens vous chercher pour aller au ciel. Monsieur le curé je veux vous prendre au ciel.

— Si c'est cela, je suis prêt.

— Mais avant d'aller au ciel, il faut me porter tout l'argent que vous avez y compris celui des troncs. Il faut partir avec tout l'argent.

— Et bien, je vais le chercher.

Il va au presbytère prendre l'argent.

— Avez-vous tout porté ?

— Non, j'ai laissé quarante sous à l'Anil ! C'est pour payer la domestique.

— Ce n'est pas bon. Si vous ne me portez pas ces quarante sous, je ne peux pas vous prendre au ciel.

Bien sûr il alla les chercher. Après il dit :

— Tenez, mettez-vous dans ce sac. Mais, attention, méfiez-vous, le chemin du ciel est semé d'épines et de ronces. Sachez que vous souffrirez !

— Tant pis, il s'agit que j'aille au ciel.

Il s'enferme dans le sac et il descend les escaliers du clocher, bing, bang d'une marche à l'autre. Puis il se rend derrière l'église où il y avait des ronciers et il le promène dans les ronces, enfin il le traîne jusqu'au poulailler où il l'enferme.

— Attendez ici, je vais voir si Saint Pierre est prêt à vous ouvrir la porte.

Et il s'en va. Le lendemain matin, l'Anil : « Poulettes, poulettes, poulettes ! » s'en va donner à manger aux poules.

— Oh, Anil, toi aussi tu es sur le chemin du ciel ?

— Je ne sais pas, monsieur le curé, je ne sais pas si je suis sur le chemin du ciel, en tout cas je suis dans le poulailler.

Mon conte est achevé.

Conte type 1525 + T 1740 + T 1737.

Appartient au cycle du voleur habile. A noter qu'à l'accoutumée le défi est lancé par le roi, les gendarmes incitant au vol que nous trouvons ici semblant peu orthodoxes. Sans doute faut-il voir dans ce trait une critique de la corporation et de ses manières parfois curieuses de se procurer de la pratique.

BIBLIOGRAPHIE

- T.O.D.C.O., tome II, p. 266.
- A. de Félice, *Contes de Haute-Bretagne*, Paris, Erasmé, 1954, commentaires de P. Delarue, pp. 272-273.
- P. Corses, p. 327-328, conte n° 78 ; pp. 332-333, conte n° 92.

LO CONTE DE LA MONGETA

Un còp i aviá un òme qu'aviá de mongetas. E aquí tanben èran paures. Eran pas riches. E aviá una vintena de petits, e pas res per ie donar. Mangèron aquelas mongetas, mes demest las mongetas n'i agèt una de gròssa.

— O ie ditz, aquela la nos cal pas manjar, la nos cal semenar !

Alaras la semena dins l'òrt. Lo lendeman matin aquela mongeta soguèt montada come un arbre.

— O ie ditz, me cal anar veser de que i a a la cima d'aquela mongeta !

Monta, monta, arriba a n'una pòrta. Tusta. Sant Pèire que ie ven dorbir.

— O ie diguèt, e ont vas, coma aquò ?

— A ie diguèt paure, ai semenada aquela mongeta, soi montat, ai trapat aquela pòrta. Se me podiètz donar quicòm Sant Pèire, ai una banda de petits que morisson de talent !

— E ben, ie ditz, ten ! Te vau donar quicòm ! Mes, ie ditz, torna passar pel mème camin que siás vengut e ! Tornes pas passar per un autre ! Aquí as una sirveta e ie diràs : « Sirveta fai ton devert ! »

Va plan. Al lòc de passar per la mongeta faguèt lo torn, enfin arriba dins una aubèrja. Alaras ie ditz :

— Tenetz, lo temps que me'n vau al lèit me gardaretz aquela sirveta, mes ie diguètz pas : « Sirveta fai ton devert ! »

L'autre se'n va al lèit. Los autres gaitan aquela sirveta, ne cercan una altra que se semblèsson sabes. E apuèi ie dison : « Sirveta fai ton devert ! » La sirveta se dorbís, i agèt de tot dedins. De pan, de vin, de pol, de canard, de tot dedins. Sabes que los otelièrs faguèron pas ni una ni doás. Te prenon aquela sirveta e ie balhèron l'autra a la plaça.

— La m'avètz pas tocada ?

— Nani ! La podètz prener en confiença !

Arriba a l'ostal :

— « Sirveta, fai ton devert ! »

La sirveta demorèt coma èra. Enfin torna partir. Torna partir per la mongeta. Arriba a Sant Pèire tornar.

— A ie ditz, siás tu que tornas !

— E oui, soi ieu que torni !

— Um, ie ditz, m'agrada pas plan ! Alaras ie ditz : Ten aqui as

un ase ! Pren lo e ie diràs : « Ase fai ton devert ! » Mes passa pel camin que cal !

L'autre torna passar per l'aubèja per far lo fin. Arriba a l'aubèrja, ie ditz :

— Vos meni un ase mes ie diguètz pas : « Ase fai ton devert ! »

— Non !

Alaras sabes, languissián que l'autre soguèssa al lèit. E ie dison : « Ase fai ton devert ! » Aquel ase fasiá pas que de lois d'òr. Alaras n'avián un que lo semblava. Lo lendeman matin, quand volguèt partir, t'i engulhan l'autre ase. Quand arriba a l'ostal pardí l'ase ie faguèt de cròtas mes pas res pus.

— Quand mèmes, ie ditz la femna, siás pas rasonable !

— E ben ie torni ! Benlèu me donarà ben quicòm, Sant Pèire aurà pietat de ieu !

Enfin torna partir, monta per aquel d'aquò's, torna arribar a Sant Pèire. Sant Pèire ie ditz :

— Sabes n'ai pron de tu. Ten ie ditz, aquí as un baston ! E ie diràs : « Baston fai ton devert ! »

Alaras l'autre, pardí, partís a cò dels aubergistas tornar. Ie ditz : Me gardaretz lo baston ! Mes ie diguètz pas al mens : « Fai ton devert ! »

— Non, ages pas peur !

Quand agèt virat l'esquina ie dison : « Baston fai ton devert ! »

Mes que lo baston faguèt son devert. Un còp a la femna, un còp a l'òme, un còp a la femna, un còp a l'òme. E tustava. Alaras lo cri-dan.

— Diguàtz l'òme ! Venètz vite, venètz vite ! As lo baston que nos tua !

— A ie ditz, e ben escotàtz, l'arrestarai lo baston quand m'auretz rendut l'ase e la sirveta ! Si que non l'arresti pas ! E alaras l'arrestèt, ie tornèron l'ase, ie tornèron la sirveta e tornèt partir cap al seu ostal. E quand arribèt a l'ostal, pardí, la sirveta faguèt son devert, l'ase faguèt son devert e soguèron pas pus maleroses.

Cric crac mon conte es acabat

Passèri per un prat

Marquèri una coa de rat.

Lo rat faguèt cui cui cui

Mon conte es acabat aquí.

LE CONTE DU HARICOT

Il y avait une fois un homme qui avait des haricots. Là aussi ils étaient pauvres et sans le sou. Ils avaient une vingtaine d'enfants et rien à leur donner à manger. Ils mangèrent des haricots, mais, parmi eux, il y en avait un de gros.

— Oh, se dit-il, ce haricot il ne faut pas le manger, il faut le semer.

Il sème le haricot dans le jardin. Le lendemain matin le haricot avait poussé comme un arbre.

— Oh, dit-il, il me faut aller voir ce qu'il y a à la cime de cet haricot.

Il monte, il monte, il arrive à une porte. Il frappe. Saint Pierre vient lui ouvrir.

— Où vas-tu comme ça ?

— Ah, lui dit le pauvre, j'ai semé ce haricot, je suis monté, j'ai trouvé une porte. Si vous pouviez me donner quelque chose Saint Pierre, j'ai beaucoup d'enfants et ils meurent de faim.

— Eh bien, tiens, je vais te donner quelque chose. Mais reviens bien par le même chemin que celui par lequel tu es venu ! Ne reviens pas par un autre ! Voici une serviette, tu diras : « Serviette, fais ton devoir ».

Ça va. Mais, au lieu de passer par le haricot, il fit le tour et il arrive enfin dans une auberge. Il dit alors :

— Tenez, pendant que je m'en vais au lit vous me garderez cette serviette, mais ne lui dites pas : « Serviette, fais ton devoir ! »

Puis il s'en va au lit. Les autres regardent cette serviette et en cherchent une autre qui lui ressemble, tu comprends. Ensuite ils disent :

— « Serviette, fais ton devoir ».

La serviette se déplie et il y eut de tout dedans. Du pain, du vin, du poulet, du canard, de tout. Tu comprends que les hôteliers ne firent ni une, ni deux. Ils prennent cette serviette et ils en mirent une autre à la place.

— Vous ne l'avez pas touchée ?

— Non, vous pouvez la reprendre en confiance.

Il arrive chez lui :

— Serviette, fais ton devoir !

La serviette resta comme elle était. Enfin il repartit. Il remonte sur le haricot et il arrive de nouveau devant Saint Pierre.

— Ah, c'est toi qui reviens !

— Et oui, c'est moi.

— Hum, ça ne me plaît pas. Tiens ici un âne. Prends-le et tu diras : « Ane, fais ton devoir » Mais tu prendras le chemin qu'il faut.

L'autre repasse par l'auberge pour faire le malin. Il arrive et il dit :

— J'amène un âne, mais ne lui dites pas : « Ane, fais ton devoir ! »

— Non.

Tu comprends qu'ils languissaient que l'autre soit au lit, Alors ils disent :

— « Ane, fais ton devoir. »

Et cet âne faisait des louis d'or. Ils en avaient un qui lui ressemblait. Le lendemain, quand notre homme voulut repartir, ils lui refilèrent l'autre âne. Quand il arrive chez lui, bien sûr l'âne faisait des crottes et rien de plus.

— Quand même, lui dit sa femme, tu n'est pas raisonnable.

— Et bien, j'y retourne. Peut-être Saint Pierre aura-t-il pitié de nous et nous donnera-t-il quelque chose.

Le voilà parti, il remonte par son haricot et retrouve Saint Pierre qui lui dit :

— Tu sais, j'en ai assez. Tiens, voici un bâton ! tu diras : « Bâton, fais ton devoir. »

L'autre, bien sûr, s'en revient chez les aubergistes et leur dit :

« Bâton, fais ton devoir. »

— N'aie pas peur.

Mais quand il eut tourné le dos :

— « Bâton, fais ton devoir. »

Et le bâton fit son devoir. Un coup sur la femme, un coup sur l'homme, un coup sur la femme, un coup sur l'homme. Et il tapait, et il tapait. Et eux de crier :

— L'homme ! Venez vite, venez vite ! Ton bâton nous tue !

— Et bien, écoutez, j'arrêterai le bâton quand vous m'aurez rendu l'âne et la serviette. Sinon je ne l'arrête pas.

Il l'arrêta, ils lui rendirent l'âne, la serviette et il repartit chez lui.

Quand il arriva à sa maison, la serviette et l'âne firent leur devoir et ils ne furent plus malheureux.

Cric, crac, mon conte est achevé.

Je passai par un pré

Je vis la queue d'un rat

Le rat fit cui, cui, cui,

Mon conte s'achève ici.

Conte type 563.

Version classique d'un conte universellement répandu — des versions en ont été relevées en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique — on en connaît aussi plus de vingt-cinq versions occitanes. Le donateur des objets magiques est variable : tantôt il s'agit du diable qui remercie le héros de lui avoir donné de la viande, tantôt le vent qui entend compenser la perte de la semence ou de la récolte qu'il a gâchée, tantôt enfin, comme c'est le cas ici, d'un être céleste que le héros atteint après avoir gravi une fêve géante.

BIBLIOGRAPHIE

- C.P.F., tome II, pp. 414-433.
- T.O.D.C.O., tome II, p. 30 et pp. 36-37.
- C. Corses, pp. 289-290, conte n° 28.

JOAN SANS PAUR

La fin del Joan sans peur me'n rapèli. Mes me rapèli pas cossi aviá una estòla del curat, cossi l'aviá aguda aquela estòla. Lo curat la i aviá donada, mes perque ? Me'n rapèli pas. Aviá una estòla e alaras Joan sans peur, pardí, disiá que jamai aviá pas agut peur. Alaras, un jorn passava davant un castèl e i aviá un òme amb una filha que sortissián e ploravan. Alaras ie ditz :

— De qu'avètz ?

— Escotatz, sai pas que se passa dins lo castèl, mes ie podèm pas demorar. Nos'n cal anar. Nos cal partir perque avèm tròp peur.

— Bo ! ie ditz, que siètz bèstias ! Ieu i anirai !

— E ben, ie diguèt aquel òme, se ie vas, te doni ma filha en maridatge ! Mes t'i cal passar la nuèit !

— Bo ! ie diguèt, la ie passarai la nuèit ! Vos'n faguètz pas ! Vos tracassètz pas per tant pauc !

Alaras se'n va al castèl, se sèi al pè del fuòc, i aviá de salcissa al plancher, ne copèt un brave bocin la faguèt rostir sus la grilha e la mangèt. Apuèi, dins un bricon, te descend un diable per la cheminièira.

— O ie diguèt, atend tu !

Trapa l'estòla, la ie carga. Era un diable vièlh, èra gròs. Apuèi ne descend un autre. Agèt pas mai d'estòla. E l'autre totjorn que ie fasiá :

— Quita me aquò que me brutla !

— O, ie diguèt, ba te quitarai, mes quand m'auras dit çò que venètz faire dins aquèl castèl ! Mes pas abans.

Enfin ne descendèt quatre. O tres, tres. Alaras ie ditz :

— Escotatz, ara sièm quatre, anam faire la partida !

Va quèrre de cartas e se meton a jogar. E lo diable totjorn s'espatlussava, comprenes, aquela estòla lo picava. Alaras ie disiá :

— Quita me aquò que me brutla !

— Ba te quitarai, ie disiá, te'n fagas pas !

E apuèi ie diguèt :

— Escota, chicanes pas tant, per çò que sabes siás un chicanaire ! E mesfisa te !

Perque los diables chicanan a las cartas. Enfin passèron un brave briu, jamai i quitava pas aquò. Ie diguèt :

— Ai tot mon temps ! Ie diguèt Joan sans peur. Ie demorarem

quinze jorns se vòs ! I a de salcissa que penja, ieu ne manjarai mes tu gardaràs aquò sur l'esquina !

Apuèi enfin ie ditz :

— E ben escota me, ba te vau dire ! Vèni ! Vèni ambe ieu !

— O ie diguèt, mes te quiti pas l'estòla e ! Perque me descapariás ! Allez, passa davant !

Alaras lo te pren, lo te fa descendre a n'una cava, d'una cava dins una altra, dins una cava, dins una altra, enfin arriban a n'una cava i aviá un montalhon de lois d'òrs de lois d'òrs coma de fen. Alaras ie diguèt :

— Es aquò que veni gardar cada nuèit !

— E ben, ie diguèt. Ara tèn ! me vas sinner un papièr aquí ! Aquí e, coma que i tornaràs pas pus, ni tu ni los diabltons !

— O, ie diguèt...

— O, ie diguèt, m'es egal ! tornem montar dessus ie diguèt, ara sabi lo camin mes t'avertissi, ba portaràs de temps aquò sabs !

Alaras lo diable n'agèt pron, comprenes lo picava. Aquò benesit i agradava pas. Alaras ie sinna lo papièr coma que ie tornariá pas pus. E alaras tornèt partir. Sabs quand ba i agèt quitat soguèt lèu per la cheminièira. E alaras lo matin, pardi, lo monsur, èra sul matin dejà, i aviá passat tota la nuèit. Alaras le monsur ven e ie ditz :

— E ben ?

Cresiá de lo trapar mòrt, tota la nuèit.

— O, ie diguèt, gaitàtz que me pòrti plan, amai se volètz tornari manjar un bricon de salcissa per dejunar ie ditz. E apuèi. Venètz ambe ieu ! Vèiretz que vos farai veser la peur ieu !

E ie faguèt veser tot aquèl montalhon de lois d'òrs. Le diguèt :

— Ba vesètz ! Los veniá gardar aqueles lois d'òrs cada nuèit !

E alaras se maridèt ambe la filha e agèt lo castèl amai los lois d'òrs.

JEAN SANS PEUR

Je me rappelle la fin de Jean sans peur. Mais je ne me rappelle pas comment il s'était procuré une étole de curé, comment il l'avait eue. Le curé la lui avait donnée, mais pourquoi ? Je ne m'en souviens pas.

Jean sans peur avait une étole et bien sûr il disait qu'il n'avait jamais eu peur. Un jour, comme il passait devant un château, un

homme et une fille en sortaient. Ils pleuraient. Il leur dit :

— Qu'avez-vous ?

— Écoutez, je ne sais pas ce qui se passe dans le château, mais nous ne pouvons pas y rester. Il nous faut partir. Il nous faut partir car nous avons trop peur.

— Que vous êtes bêtes ! Moi j'irai.

— Et bien, lui dit cet homme, si tu y vas je te donne ma fille en mariage ! Mais il te faut y passer la nuit.

— Bof, je la lui passerai la nuit ! Ne vous en faites pas ! Ne vous tracassez pas pour si peu.

Il va au château, s'assied au pied du feu ; il y avait de la saucisse qui pendait au plafond, il en coupa un bon morceau, la fit rôtir sur le gril et la mangea. Un moment après un diable descend par la cheminée.

— Oh, attends, toi !

Il attrape l'étole et la lui passe. C'était un vieux diable, il était gros. Ensuite, il en descend un autre. Mais il n'avait plus d'étole. Et l'autre qui n'arrêtait pas de répéter :

— Enlève-moi ça, ça me brûle !

— Je te l'enlèverai quand tu m'auras dit ce que vous venez faire dans ce château, mais pas avant.

Enfin il en descendit un quatrième. Non, un troisième, un troisième. Il leur dit :

— Écoutez, nous sommes quatre, nous allons faire une partie.

Il va chercher des cartes et ils se mettent à jouer. Le diable n'arrêtait pas de remuer les épaules, vous comprenez cette étole lui piquait. Il disait :

— Enlève-moi ça, ça me brûle !

— Je te l'enlèverai, ne t'en fais pas.

Ensuite, il lui dit :

— Écoute, ne triche pas autant, tu es un drôle de tricheur. Méfie-toi !

Les diables trichent aux cartes. Un bon moment passa, jamais il ne lui enlevait ça.

— J'ai tout mon temps dit Jean sans peur. Nous resterons ici quinze jours si tu veux. Il y a de la saucisse qui pend, moi je mangerai et toi tu garderas ça sur le dos.

Enfin le diable dit :

— Et bien, écoute-moi, je vais te le dire. Viens, viens avec moi.
— D'accord, mais je ne t'enlève pas l'étole. Tu m'échapperais !
Allez, passe devant.

Il le prend, il le fait descendre dans une cave, d'une cave dans une autre, puis dans une autre et ils arrivent enfin dans une cave où se trouvait un tas de louis d'or.

— C'est ça que je viens garder chaque nuit.
— C'est bien. Tu vas me signer un papier comme quoi tu ne reviendras plus, ni toi ni les diabolins.
— D'accord...
— D'accord, ça m'est égal. Remontons, maintenant tu connais le chemin, mais je t'avertis, tu porteras ça longtemps.

Le diable en eut assez. Vous comprenez l'étole le brûlait. Le vêtement béni ne lui convenait pas. Aussi il signe un papier comme quoi il ne reviendrait plus. Et il partit. Tu comprends que quand il lui eut enlevé l'étole il ne s'attarda pas pour passer la cheminée.

Le matin, le monsieur, c'était déjà le matin, la nuit était passée, le monsieur vient donc et demande :

— Alors ?
Il pensait le trouver mort après une nuit.
— Regardez, je me porte bien et même je reviendrai manger un morceau de saucisse pour déjeuner si vous voulez. Maintenant, venez avec moi, je vous ferai voir la peur.
Et il lui montra le tas de louis d'or.
— Vous voyez. Il venait garder ces louis d'or chaque nuit.
Il se maria avec la fille et eut le château et tous les louis d'or.

Conte type 326.

Dans l'épisode initial, absent de cette version — le conteur souligne qu'il en a oublié le contenu — le héros annonce qu'il ne se mariera pas tant qu'il n'aura pas connu la peur et toutes les tentatives faites pour l'effrayer échouent, sauf la dernière ; à ce moment-là, en effet, comme on lui propose d'épouser la fille du roi, il refuse en arguant de sa promesse, mais le vol d'un oiseau enfermé dans un gâteau ou le frétillement de poissons qu'on place dans son lit le font tressaillir.

En toute logique, ce motif ne figure pas non plus ici.

BIBLIOGRAPHIE

- C.P.F., tome I, pp. 293-305.
- C. Corses, p. 305. Conte n° 48.

LO CONTE DE JOAN BÈSTIA

Un còp, i aviá una femna qu'aviá un enfant qu'èra bèstia coma un topin. Alaras el aviá vint-e-cinc ans e sa maire ie disiá, « te caldríá maridar ».

— E òc, ie disiá, ma maire, cossi volètz que me maride, coneissi pas cap de femna !

— O ben, ie ditz, te cal anar a la fièira e ne causiràs una !

Alaras ie ditz :

— E que volètz que vos pòrte de la fièira !

— E ben ie ditz, me portaràs una agulha reñtraira !

Alaras se'n va a la fièira. Ne vegèt de filhas mes... Apuèi ne vegèt una que dintrava dins un ostal. Diguèt :

— T'ie cal anar ! Mes que faràs d'aquela agulha !

I aviá un d'aquò's de palha, un palhièr, t'embarra l'agulha dins aquèl palhièr. Quand arriba a l'ostal, lo ser, ie ditz :

— E ben n'as trapada una femna ?

— E nani ma maire !

— E l'agulha, ont l'as ?

— O ie diguèt, paura, l'ai mesa dins un d'aquò's de palha e l'ai pas tornada trapar.

— O que sias bèstia paure enfant ! La te caliá plantar al revèrs de la vesta aquí !

— E ben, un autre còp ma maire ba farai !

Alaras, la fièira après, ie ditz :

— E ben, te cal gaitar de trapar una femna e me portaràs un rabassièr que i a tres puas aquí !

Alaras ie ditz :

— E ben.

Quand soguèt a la fièira crompa lo rabassièr e diguèt :

— Cossí lo prendràs a ta maire ? T'a dich que lo caliá mètre al revèrs de la vesta !

Lo te planta al revèrs de la vesta. Quand arriba a l'ostal, la vesta tota escorchada.

— O, ie ditz, que siás bèstia, que siás bèstia paure enfant ! Quand mèmes, que vos que te diga, la te calia mètre, i a un trauc, te caliá trapar un baston, ie passar lo baston dedins e sus l'esquina !

— E ben, ie diguèt, mamà un autre còp ba farai !

Alaras arriba un altra fièira. Partís. Ie ditz :

— Que vòs que te pòrte de la fièira ?

— Te caldriá me menar un porcelon !

Alaras partís a la fièira e crompa un porcelon.

— Cossi menaràs aquèl porcelon a ta maire ? T'aviá dich que te caliá passar un baston dins lo trauc de la d'aquò's.

Te ie passa un baston dins lo trauc e sortís per la gòrtja. E fica lo pòrc sus l'esquina. Quand arribèt a l'ostal lo pòrc agèt crebat pardí. Ie diguèt :

— Quand mèmes lo te caliá estacar per una pata ! E lo menar !

— E ben mamà, un autre cop ba farai !

La fièira après, ie ditz :

— De que vòs que te porte ?

Ie diguèt :

— Escota, voldriái que te maridèssas, mes jamai me menas pas cap de femna ! Uèi pòrta me una pairòla !

— E ben te portarai una pairòla !

Compra la pairòla, trapa una ficèla, estaca la pairòla e la rosseguèt coma lo pòrc. I aviá dich d'estacar lo pòrc. Quand arribèt, la pairòla soguèt tota espotida.

— O, ie ditz, paure enfant, quand mèmes, me faràs morir !

Alaras ie ditz :

— Ten, la fièira que ven, ieu ie vau ! Me faràs la bugada !

E sabes que la bugada, autres còps, èra dins un bugadièr e caliá faire calfar l'aiga, mètre l'aiga dins lo bugadièr, tornar far calfar l'aiga... Alaras ie diguèt :

— T'a dich de faire la bugada, mes dison que quand òm fa la bugada, òm pòt manjar un uòu.

Alaras se'n va a la cava. I aviá una cloca que clocissiá. Que coava. Alaras ie pren un uòu. Aquela cloca faguèt : cloc, cloc, cloc, cloc ! Ie diguèt :

— Vas ie ba dire a ma maire qu'ai manjat un uòu !

Alaras t'ie trapa la cloca, t'ie tòrd lo còl. La ie tua.

— E ben diguèt, ara cossi farem per aqueles pols ?

Se met a coar aqueles uòus. Se sèi suls uous, mes figura te, los esclafèt totes. Enfin quand se levèt d'aquí, aviá lo darrèr tot plen d'uòus. Se met a la catonièira aquí, e cridava :

— Galineta del vesin, vèni me lecar lo cuol aici !

Lo can ie lequèt ben lo cuol, mes ie mangèt las bragas amai lo darrèr. Alaras quand sa maire arribèt ie digèt :

— Paure enfant, siás pas bon a res ! Lo can t'a manjat lo cuol, caliá que te mangèssa tot entièr !

Fa que la paura femna lo poguèt pas maridar ni mai lo poguèt pas envoiar a la fièira.

LE CONTE DE JEAN BÊTE

Il y avait une fois une femme qui avait un enfant bête comme un pot. Comme il venait de faire vingt-cinq ans, sa mère lui disait de se marier.

— Comment voulez-vous que je me marie, ma mère, je ne connais pas de fille.

— Il te faut aller à la foire et tu en choisiras une.

— Que voulez-vous que je porte de la foire ?

— Tu me porteras une aiguille **rentraire***¹.

Et il s'en va à la foire. Il vit bien des filles, mais... A un moment donné il en voit une qui rentre dans une maison. Il se dit :

— Il te faut y aller. Mais que feras-tu de cette aiguille ?

Il y avait un tas de paille, il fourre l'aiguille dans cette paille. Quand il arrive à la maison, le soir :

— Et bien, tu as trouvé une femme ?

— Non ma mère.

— Où as-tu mis l'aiguille ?

— Oh, ma pauvre, je l'ai mise dans un tas de paille et je ne l'ai pas retrouvée.

— Que tu es bête pauvre enfant ! Il te fallait la piquer au revers de ta veste.

— Une autre fois je le ferai, maman.

A la foire suivante, elle lui dit :

— Il te faut voir de trouver une femme et tu me porteras une houe à trois pointes.

— Bien.

Quand il fut à la foire, il achète sa houe et se dit :

— Comment la ramèneras-tu ? Ta mère t'a dit qu'il fallait la mettre au revers de la veste.

Quand il arrive chez lui la veste était toute déchirée.

— Que tu es bête, que tu es bête, pauvre enfant ! Que veux-tu que je dise, il y a un trou, il fallait enfile un bâton dans le trou et la porter sur l'épaule.

— Bien, maman, une autre fois je le ferai.

Arrive une autre foire. Il part.

— Que veux-tu que je porte de la foire ?

— Il faudrait que tu me ramènes un petit cochon.

Il part à la foire et il achète un porcelet.

— Comment vas-tu le ramener à ta mère ? Elle t'a dit qu'il fallait passer un bâton dans le trou.

Il passe un bâton dans le trou, qui sort par la gorge, et il charge le cochon sur l'épaule. Quand il arriva chez lui, le cochon était mort bien sûr.

— Il te fallait lui attacher une patte et le faire venir !

— Et bien, maman, une autre fois je le ferai.

La foire suivante, il lui dit :

— Que veux-tu que je ramène ?

— Écoute, je voudrais bien que tu te maries, mais tu ne ramènes jamais de femme. Aujourd'hui, ramène-moi un chaudron.

— Je ramènerai un chaudron.

Il achète le chaudron, trouve une ficelle, attache le chaudron et il le traîne comme un cochon, comme on lui avait dit de le faire. Quand il arriva le chaudron était tout crevé.

— Pauvre enfant, tu me feras mourir ! A la prochaine foire c'est moi qui irai. Tu feras la lessive.

Tu sais que la lessive autrefois se faisait dans un cuvier ; il fallait faire chauffer de l'eau, la mettre dans le cuvier, refaire chauffer de l'eau... Alors il se dit :

— On t'a dit de faire la lessive, mais on dit aussi que quand on fait la lessive on peut manger un œuf.

Il s'en va à la cave. Il y avait une poule qui couvait. Il prend un œuf. Cette poule faisait : clouc, clouc, clouc, clouc !

— Elle va dire à ma mère que j'ai mangé un œuf.

Il attrape la poule et lui tord le cou. Une fois qu'elle est morte :

— Et bien, comment feras-tu maintenant, pour ces poussins ?

Il se met à couvrir ces œufs. Il s'assied sur les œufs, mais figure-toi, il les écrase tous. Quand il se lève, il avait le derrière plein d'œuf. Il se met à la chatière et crie :

— Petite poule du voisin, viens me lécher le cul !

Le chien lui lécha bien le cul, mais il lui mangea le pantalon et aussi le derrière. Quand sa mère arriva, elle lui dit :

— Pauvre enfant ! Pauvre enfant ! Tu n'est bon à rien. Le chien t'a mangé le cul, il aurait mieux valu qu'il te mange tout entier !

Ainsi la pauvre femme ne put le marier ni l'envoyer à la foire.

(*) 1. **Rentraire** : aiguille spéciale pour le raccommodage afin que la couture ne soit pas visible.

Conte type 1696 B + T 1681 B.

Très connu et très apprécié de tous les auditoires, le cycle du niais est en réalité des plus complexes. Dans le type T 1691 les parents du sot décident de le marier pour s'en défaire, mais leurs efforts restent vains ; évoqué dans la situation initiale, ce thème n'est pas développé ici. Dans le T 1696 B, qui constitue le cœur de notre version, le niais multiplie les contre-sens sur les ordres qu'on lui donne. Enfin en T 1681 B il reste seul chez lui et tue les animaux, ou met à mal les richesses domestiques. Dans un certain nombre de cas, il y a un renversement final puisque les maladroites du héros tournent à son avantage et lui procurent la richesse.

BIBLIOGRAPHIE

- T.O.D.C.O., tome II, pp. 319-324 ; pp. 331-336 ; pp. 340-341.

MARCÈL BACOU

Marçèl Bacon (Marcel Bacou) nasquèt a Angles lo 23 de janvièr de 1909. Sos parents tenián una bochariè e fasián lo restaurant un pauquet. Quand èra jove Marçèl aprenguet l'acordeon e tota sa vida visquèt de la musica. Moriguèt en març de 1985.

Marcel Bacou naquit à Angles le 23 janvier 1909. Ses parents tenaient une boucherie et faisaient aussi un peu restaurant. Jeune, Marcel apprit à jouer de l'accordéon et toute sa vie il vécut de la musique. Il est mort en mars 1985.

LO PETIT VÈRD

(— Me rapèli un conte que lo paure mon paire nos contava quand èrem petits coma aquò d'aquí. Era lo conte del Petit Vèrd.)

Un còp, i aviá una femna qu'aviá un enfant qu'èra pas plan valent. Voliá pas res faire. Era grand, fòrt coma un buòu, mes del matin al ser, fasiá pas que se passejar. Eran paures e demoravan dins una pichona cabana. Alaras un jorn ie ditz :

— Quand mèmes, poiriás al mens anar cercar de lenha que nos posquessem calfar ! I a de boès pertot, poiriás anar faire un fagòt qu'agèssem pas freg !

— Va plan ma maire i vau !

Pren un pigasson e se'n va. Copa un o dos garrics, los plega coma un cordon per faire una liga. Copa quatre o cinc arbres, los carga sus l'esquina e se'n va cap a l'ostal. Ditz à sa maire :

— Tè'n ! Te pòrti un brava fagòt ! Ont vòs que lo te pause ?

— O pausa lo aquí, contra la capèla de l'ostal !

Lo pausa aquí, mes que ie tombèt la cabana. La paura femna ie diguèt :

— Michant que tu siás ! Faràs pas jamai res de bon !

— S'es coma aquò ma maire, me'n vau e me tornaràs pas pus veser !

Camina que caminaràs. Arriba dins un petit vilatge, ont es que i aviá un fabre que trabalhava. Cantava en tustant sus l'enclugi. Dintra e lo fabre ie ditz :

— Ont anatz aital brave òme ?

— O, me soi mancat ambe ma maire, e voldriái plan anar endacòm que soguèssi pas maleros, que trapèssi una retira !

— A ie ditz, sabi un castèl, mes tot lo monde ie dintra pas !

Aquí traparietz una retina ! I aurietz de que manjar amai de tot !

— E per ont cal passar ?

Lo fabre trapa una gròssa cana de fèr que pesava mai d'un quintal, e ie fa sinne come se teniá un pòrta pluma.

— O ie ditz, vos tanben avètz mina d'èsser fòrt ! Se veniètz ambe ieu ! Fariem camin ensembles !

Enfin partisson totes dos. Camina que caminaràs. Al cap d'un briu, trapèron un paisan que laurava. Te demandan lo camin per anar al castèl. Aquèl d'aquí èra encara pus fòrt. Lèva l'araire e las vacas per ie far sinne.

— O ! Mes vos tanben siètz fòrt ! Poiriètz plan venir ambe nautres !

Enfin partisson totes tres. Al cap d'un moment, arriban al castèl. Quand soguèron aquí, la pòrta èra dubèrta. Dintran. Dedins, i aviá pas digus mes la taula èra mesa e podián manjar a son talent. Alaras mangèron qu'avian plan talent. Quand agèron acabat de manjar dison :

— Quand mèmes ara nos caldriá gaitar çò que se passa dins aquèl castèl aici ! Vesèm pas digus enlòc !

Alaras faguèron lo torn del castèl, e trapèron un escalier que descendia. Descendon, descendon, jamai arribavan pas al fons. Enfin, t'arriban dins un autre castèl. Quand soguèron aquí, vegèron qu'aquèl castèl donava defòra. Alaras decidan d'anar a la caça. Mes lo qu'aviá tombat l'ostal a sa maire diguèt :

— Me sentissi las, demòri aici !

— E ben, ie dison, escota. Quand veiras l'ora de miègjorn, gaita de sonar la campana per nos faire venir !

Se'n van a la caça. Tot d'un còp t'i arriba una mameta, sans veser d'ont veniá.

— E ben, ie ditz, siètz venguts dins un castèl que tot lo monde que ie ven torna pas montar !

— A non ! E cossi ?

— O perque aici es lo castèl del Petit Vèrd ! E totes los que ie venon, lo Petit Vèrd los tua totes !

E la mameta tornèt partir. Tot d'un còp una pèira se lèva de per tèrra, e te sortís lo Petit Vèrd. Lo te trapa e t'ie fica una desplumacada ! Lo tuèt pas, mes a miègjorn poguèt pas sonar las campanas. Lo ser los autres tornèron dintrar cap al castèl. Le dison :

— Perque as pas sonat ?

— Ai pas sonat perque me soi endormit !
Alaras, lo que menava las vacas ie diguèt :
— Deman, soi ieu que demorarai e tu aniràs a la çaça ambe lo fabre ! Aital veirai çò que se passa !

Alaras pardi lo lendeman, demorèt al castèl. Quand soguèron partits, lo Petit Vèrd sortís de jos un gros calhau, e t'ie fica una des-plumacada. Lo tuèt pas, mes a miègjorn poguèt pas sonar las campanas. Alaras, sul ser, los autres tornèron dintrar cap al castèl. Ie dison :

— De que t'es arribat ? Perque as pas sonat ?
Ie ditz :
— O, la mòstra s'es arrestada, e ai pas saput l'ora !
Alaras lo fabre ie diguèt :

— Deman, soi ieu que demorarai e vos respondi qu'a miègjorn la campana sonarà !

Alaras, lo lendeman, los autres dos partisson a la çaça. Quand soguèron partits, lo fabre te pren la cana de fèr e se met a l'espèra. Al cap d'un pauc te vei la pèira que se levava. Pam ! T'ie fica un còp de barra. Amai lo tuèt. A miègjorn la campana sonèt. Los autres se sar-rèron. Alaras ie dison :

— E ben, de que t'es arribat ?
Ie ditz :
— A ieu pas res, mes lo que vos aviá arengat, tuarà pas cap pus, qu'es mòrt ! Tenètz, aqui l'avètz !

Alaras, pardi, se metèron a taula. Apuèi volguèron tornar montar mes trapèron pas mai l'escalièr. Alaras aquela mameta tornèt sortir. Ie ditz :

— E ben ! L'avetz tuat lo Petit Vèrd ! Mes per tornar montar d'aici montaretz pas ! Çò que vos a descendut, vos tornarà pas montar !

Alaras lo fabre faguèt rodar la cana de fèr. La mameta agèt paur. Ie ditz :

— I avètz pas res per vos tornar montar ! O alaras si ! I a pas qu'una causa. I a una auca que vos montarà un après l'autre, mes cada còp que farà coac, ie caldrà una vaca, si que non vos daissarà tornar tombar !

I aviá de vacas pertot aquí. Alaras lo prumier, lo qu'aviá tombat l'ostal a sa maire diguèt :

— E ben vau ensajar de montar, ieu !

Prenguet dòas e tres vacas e l'auca montèt. Mes l'auca fasiá sovent coac. Quand soguèt a mièg camin, agèt pas mai de carn per ie balhar. Alaras tornèt partir enbas. Alaras lo second, lo de l'aire, volguèt ensajar. Mes i arribèt coma lo prumièr. Alaras lo fabre prenguet encara mai de vacas que los autres. Mes l'auca fasiá sovent coac. Ie mancava benlèu un quilomèstre per arribar a cima ; l'auca faguèt coac. Mes que, n'aviá pas mai de carn. Alaras, fa pas ni una ni doás, te trapa lo cotèl, se copa un bocin de cuèissa. Coac ! T'engulha aquò dins lo bèc de l'auca e arribèt a cima.

E cric e crac mon conte es acabat.

LE PETIT VERT

(Je me souviens d'un conte que mon pauvre père nous disait quand nous étions petits. C'était le conte du Petit Vert).

Il y avait une fois une femme qui avait un enfant qui n'était pas vaillant. Il ne voulait rien faire. Il était grand, fort comme un bœuf, mais, du matin au soir, il passait son temps en promenade. Ils étaient pauvres et habitaient dans une petite cabane. Un jour elle lui dit :

— Quand même, tu pourrais aller chercher du bois pour que nous puissions nous chauffer. Il y a du bois partout, tu pourrais faire un fagot pour que nous n'ayons pas froid !

— C'est bon, maman, j'y vais.

Il prend une hache et s'en va. Il coupe un ou deux chênes et les plie pour en faire un lien. Il coupe quatre ou cinq arbres, les charge sur le dos et il s'en va chez lui. Il dit à sa mère :

— Tiens, je porte un bon fagot. Où veux-tu que je le pose ?

— Mets-le là, contre la voûte du four.

Il le met là, mais le poids fait effondrer la cabane. Cette pauvre femme lui dit :

— Méchant que tu es. Tu ne feras jamais rien de bon !

— Puisque c'est comme ça, maman, je m'en vais, tu ne me reverras plus.

Il s'en va. Marche que tu marcheras. Il arrive dans un petit village où un forgeron travaillait. Il chantait en tapant sur l'enclume. Il entre et le forgeron lui dit :

— Où allez-vous ainsi, brave homme ?

Je me suis disputé avec ma mère, je voudrais bien trouver un endroit où je ne serais pas malheureux, un coin pour me reposer.

— Je connais un château, mais tout le monde n'y entre pas. Là

vous trouverez un bon endroit. Il y aurait de quoi manger et de tout.

— Par où faut-il passer ?

Le forgeron prend une grosse canne de fer qui pesait plus d'un quintal et il s'en sert pour faire signe comme s'il s'agissait d'un porte-plume.

— Oh, vous aussi vous semblez être fort. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ! Nous ferions chemin ensemble.

Les voilà partis tous les deux, et marche que tu marcheras. Au bout d'un moment, ils rencontrèrent un paysan qui labourait. Ils lui demandent le chemin du château. Celui-ci était encore plus fort. Il lève la charrue et les vaches pour le leur indiquer.

— Oh ! Mais vous aussi vous êtes fort ! Vous pourriez bien venir avec nous.

Ils partent tous les trois. Au bout d'un moment ils arrivent au château. La porte était ouverte, ils entrent. A l'intérieur, il n'y avait personne, mais la table était mise et ils pouvaient manger à leur faim. Ils mangèrent tant qu'ils eurent faim. Quand ils eurent fini ils disent :

— Quand même il nous faudrait regarder ce qui se passe dans ce château. On ne voit personne nulle part.

Ils firent le tour du château et trouvèrent un escalier qui descendait. Ils descendent, descendent, jamais ils n'arrivaient au bout. Enfin ils arrivent dans un autre château. Là ils virent que ce château donnait dehors et ils décidèrent d'aller à la chasse. Mais celui qui avait fait tomber la maison de sa mère dit :

— Je suis fatigué, je reste ici.

— Et bien quand viendra midi, tu sonneras la cloche pour nous appeler.

Ils s'en vont à la chasse. Tout à coup arrive une grand-mère, sans savoir d'où elle venait.

— Vous êtes venus dans un château, dit-elle, où tous ceux qui sont venus ne sont plus repartis.

— Non ? Et comment ?

— Ici c'est le château du Petit Vert. Et le Petit Vert tue tous ceux qu'il voit.

Puis la grand-mère s'en retourne. Tout à coup une pierre se lève de terre et le Petit Vert apparaît. Il l'attrape et le rosse. Il ne le tua pas, mais à midi il ne put sonner les cloches. Le soir les autres rentrèrent au château et lui demandèrent :

— Pourquoi n'as-tu pas sonné ?

— Je n'ai pas sonné parce que je me suis endormi.

Celui qui menait les vaches dit alors :

— Demain, c'est moi qui resterai, tu iras à la chasse avec le forgeron. Ainsi verrai-je ce qui se passe !

Le lendemain, bien sûr, il resta au château. Quand les deux autres furent partis, le Petit Vert sort de sous son caillou et le rosse. Il ne le tua pas, mais à midi il ne put pas sonner les cloches. Sur le soir, les autres rentrèrent au château. Ils lui disent :

— Que t'est-il arrivé ? Pourquoi n'as-tu pas sonné ?

— Ma montre s'est arrêtée et je n'ai pas su l'heure.

Le forgeron dit alors :

— Demain, c'est moi qui resterai et je vous réponds qu'à midi la cloche sonnera.

Le lendemain, les deux autres s'en vont à la chasse. Quand ils furent partis, le forgeron prend sa canne de fer et il se met à l'affût. Au bout d'un moment, il voit la pierre qui se lève. Pan ! Il lui flanque un coup de barre. Et il le tua. A midi la cloche sonna. Les autres revinrent.

— Que t'est-il arrivé ?

— A moi rien, mais celui qui vous avait arrangés ne tuera plus personne, il est mort. Tenez, vous l'avez là !

Alors, bien sûr, ils se mirent à table. Mais quand ils voulurent remonter ils ne trouvèrent plus l'escalier. A ce moment-là, la grand-mère apparut de nouveau. Elle dit :

— Et bien ! Vous avez tué le Petit Vert. Mais vous ne pourrez pas remonter d'ici. Ce qui vous a permis de descendre ne vous fera plus monter.

Le forgeron fit tourner sa canne de fer. La vieille prit peur et dit :

— Vous n'avez rien pour remonter. Oh mais si ! Il n'y a qu'une chose. Il y a une oie qui vous montera l'un après l'autre, mais chaque fois qu'elle fera couac, il faudra lui donner une vache sinon elle vous laissera tomber.

Il y avait des vaches partout. Le premier, celui qui avait fait tomber la maison de sa mère, dit :

— Et bien, je vais essayer de monter, moi.

Il prit deux ou trois vaches et l'oie monta. Mais cette oie faisait souvent couac. Quand il fut à mi-chemin, il n'eut plus de viande à lui donner et il retomba. Le second, l'homme de la charrue, voulut

essayer, mais il lui advint comme au premier. Le forgeron prit davan-
tage de vaches que les autres. Mais l'oie faisait souvent couac.
Comme il lui manquait environ un kilomètre pour arriver à la cime
l'oie fit couac. Il n'avait plus de viande. Il ne fait ni une, ni deux, il
prend son couteau et se coupe un morceau de cuisse. Couac ! Il enfile
ça dans le bec de l'oie et il arriva au sommet.

Cric, crac, mon conte est achevé.

Conte type 650 + T 301 B.

Connu dans toute l'Europe, il mêle les motifs de Jean le Fort et de Jean de l'Ours.
Le nom du roi du monde souterrain, « le Petit Vert », est assez mystérieux puisqu'on
ne le trouve dans aucune autre des versions françaises ou occitanes relevées ; à notre
sens, il y a une homonymie avec « le petit ver de terre » que l'on rencontre, entre autre,
dans un conte normand (Le Pays normand, Honfleur, 1902, tome III, pp. 135-138 et
151-155). La situation finale est appauvrie puisque l'on ne connaît pas le sort des deux
autres compagnons et qu'ils ne ramènent rien de leur aventure alors qu'à l'ordinaire ils
délivrent des princesses qu'ils épousent ou s'emparent d'un trésor.

BIBLIOGRAPHIE

- C.P.F., tome I, pp. 108-133 et tome II, pp. 537-548.
- D. Fabre, Jean de l'Ours, analyse formelle et thématique d'un conte populaire, Toulouse, Laboratoire d'ethnographie et de civilisation méridionales, 1969.
- D. Fabre, « l'Ours ravisseur dans les mirabilia et les histoires naturelles », Toulouse, Via Domitia XV, 1970, pp. 51-67.
- T.O.D.C.O., tome I, pp. 343-346.
- C. Corses, pp. 298-299, conte n° 41.

LO FABRE

Un còp, i aviá un fabre qu'èra plan paure. Trabalhava, mes aviá pas jamai d'argent. Alara un jorn, t'i arriba un cavalièr e ie ditz :

— E ben fabre, siás ben malerós ! Se te donas a ieu auràs tot ça que voldràs !

E aquò èra lo diable. Ie ditz :

— Auràs d'argent tant que voldràs, mes quand ton temps serà vengut, te caldrà venir ambe ieu !

— E ben d'acòrdi !

E fa lo pacte ambe lo diable. Alaras, pardí, aviá d'argent tant que ne voliá e la vida èra bona per el. Un autre jorn t'i arriba un mandiant. Ie ditz :

— Dintratz paure òme, vos donarai de que manjar amai poiretz passar le nuèit ! Vos'n faguètz pas !

E aquel òme èra Nostre Senhèr. Lo lendeman ie ditz :

— As fait un pacte ambe lo diable coma aquò d'aquí ! Mes te vòli ajudar per çò que siás estat bon per ieu ! Te vau daissar una bagueta e, per òrdre d'aquela bagueta, poiràtz faire tot çò que voldràtz !

E lo mandiant se n'anguèt. La vida passèt e lo fabre venguèt vièlh. Pensava pas mai al pacte qu'aviá fait ambe lo diable. Mes que, un jorn, t'i arribèt un diablton. E ie ditz :

— Lo temps es vengut per tu ! Te veni quèrre !

— E ben ie ditz, escota. Espèra me un moment ! Ai feita la sopa e ne voldriái manjar una bona sietada abans de partir !

— E ben, te vau esperar aquí ! Vesi qu'as un polit perièr aquí, davant la pòrta, vau manjar qualquas peras en t'esperant !

— O ie ditz manja las que voldràtz !

Alaras lo diablton monta sul perièr e se met a manjar de peras. Alaras, lo Fabre diguèt, tot siau :

— Per òrdre de ma bagueta que pòsque pas bolegar de plaça !

Quand agèt acabat de manjar la sopa ie ditz :

— Ara soi prest ! Ai manjat la sopa ! Se vòs que partiguèm ! L'autre ensajava de se bolegar, remenava l'arbre, totas las peras tombavan, mes el se demargava pas d'aquí. Alaras ie ditz :

— E ben de que fas ?

— Ba sai pas, me pòdi pas destacar d'aquí !

— A ie ditz, veiràtz se te vau destacar ieu !

Aviá dos o tres obrièrs. Ie ditz :

— Venetz totes ! Portatz las tenalhas e los anèls que l'anam anelar coma un porcèl !

Quand vei aquò d'aquí, fica quatre o cinc brandissals, desraba lo perièr e partiguèt ambe lo perièr al cuol, cap a l'infèrn. Quand lo vegèron arribar, ie dison :

— Nos pòrtas un perièr, mes nos menas pas lo fabre !

— O ie ditz, lo fabre, cresi qu'es mai diable que nautres ! M'a estacat a n'aquèl perièr e ai pas saput cossí b'aviá fait ! Alaras lo diable vièlh decida d'i anar. Ie ditz :

— Cossí, vòs pas venir ambe nautres ! As debrembat lo pacte ?

— Si ie ditz, vòli plan venir, mes me volguèt pas esperar !

— E ben ie ditz, ieu te vau esperar !

— A, ie ditz, mes que pòdi pas partir sens me rasar !

Alaras, pardi, se rasa. Lo diable se teniá sus la pòrta. Se mesfissava. Alaras l'autre ditz :

— Per òrdre de ma bagueta, que bolegue pas de plaça !

— A ie ditz, ieu soi prest ! Se vòs que nos n'anguèm ! Podèm partir !

Lo diable se podiá pas bolegar. Alaras lo fabre diguèt :

— Venètz totes ! Portatz las tenalhas e los anèls que l'anam anelar coma un porcèl !

Macarin ! Quand vei aquò d'aquí fica quatre o cinc brandissals, t'i desraba la pòrta, e se'n va coma posquèt, cap a l'infèrn. Quand arriba a l'infèrn, ditz als diablats :

— Aquel d'aquí, es mai diable que nautres !

E ie tornèron pas. Lo temps passèt e lo fabre veniá vièlh. Abans de morir diguèt a los que lo gardavan :

— Vos demandi pas grand causa : mes de me mètre dins la caissa la bagueta, las tenalhas e los anèls !

— Ba ie faguèron, pardi. Lo fabre morís. Mes sabiá pas plan ont anava tustar. Se'n va a las pòrtas del cèl per véser se i aviá una plaça. Alaras sant Pèire ie ditz :

— As fait un pacte ambe lo diable ? Aici te podèm pas gardar ! Te cal anar al pecatòri !

Se'n va al pecatòri. Ie ditz :

— Aici i a pas cap de plaça per tu ! Te cal anar a l'infèrn !

Alaras se'n va tustar a la pòrta de l'infèrn. A l'infèrn los diablats lo reconesquèron. Ie dison :

— Non, te volèm pas aici per çò que sias mai diable que nautres !

Alaras ditz :

— Quand mèmes voldriái plan gaitar cossí es fait l'infèrn !

Alaras, un diablaton ie dorbís un portanèl. L'autre trapa las tenalhas e lo t'emponha pel nas. Torna partir cap al paradis. Torna tustar. Sant Pèire ie ven dorbir e ie ditz :

— E de que vòs encara ?

Alaras ie ditz :

— Daissatz me gaitar cossi es fait lo paradis un pauquet !

Sant Pèire ie dorbiguèt la pòrta un pauquet. Lo Fabre quita son beret, e lo geta dins lo paradis. Ie ditz :

— Lo vent m'a pres lo beret ! Ara lo me cal anar quèrre !

Dintrèt dins lo paradis, trapèt un fautulh e ie demorèt.

E cric e crac mon conte es acabat.

LE FORGERON

Il y avait une fois un forgeron qui était bien pauvre. Il travaillait, mais il n'avait jamais d'argent. Un jour arrive un cavalier qui lui dit :

— Eh bien, forgeron, tu es bien malheureux. Si tu te donnes à moi, tu auras tout ce que tu voudras.

C'était le diable. Il ajouta :

— Tu auras autant d'argent que tu en voudras, mais l'heure venue il te faudra me suivre.

— D'accord.

Il fait donc un pacte avec le diable. Bien sûr il avait autant d'argent qu'il en voulait et la vie était bonne pour lui.

Un beau jour arrive un mendiant. Il lui dit :

— Rentrez, pauvre homme, je vous donnerai de quoi manger et vous pourrez passer la nuit ici. Ne vous en faites pas !

Cet homme était Notre Seigneur. Le lendemain il lui dit :

— Tu as fait un pacte avec le diable, mais je vais t'aider parce que tu as été bon avec moi. Je vais te laisser une baguette et grâce à elle tu pourras faire tout ce que tu voudras.

Et le mendiant partit. Les jours passèrent et le forgeron devint vieux. Il ne pensait jamais au pacte qu'il avait passé avec le diable. Mais voilà qu'un jour arriva un diabolin qui lui dit :

- Ton temps est venu. Je viens te chercher.
- Eh bien, écoute. Attends un instant. J'ai fait la soupe et je voudrais en manger une bonne assiette avant de partir.
- Bien, je vais t'attendre ici. Je vois que tu as un joli poirier devant la porte, je vais manger quelques poires en t'attendant.
- Mange celles que tu voudras !
- Le diablotin monte sur le poirier et il se met à manger des poires. Le forgeron dit alors tout doucement :
- Par ordre de ma baguette, que tu ne puisses plus changer de place !
- Quand il eut fini de manger la soupe il dit :
- Maintenant, je suis prêt. J'ai mangé ma soupe. Si tu veux que nous partions.
- L'autre essayait de bouger, il remuait l'arbre, toutes les poires tombaient, mais lui n'arrivait pas à se déplacer.
- Eh bien, que fais-tu ?
- Je ne sais pas, je n'arrive pas à me détacher d'ici.
- Ah ! Tu vas voir si je vais te détacher, moi !
- Il avait deux ou trois ouvriers. Il leur dit :
- Venez tous ! Portez les tenailles et les anneaux, nous allons lui mettre un anneau comme à un cochon.
- Quand il voit ça, il s'agite de plus belle, il arrache le poirier et il partit vers l'enfer, le poirier au cul. Quand ils le virent arriver ils lui disent :
- Tu nous ramènes un poirier, mais tu n'amènes pas le forgeron.
- Oh, ce forgeron je crois qu'il est plus diable que nous. Il m'a attaché à ce poirier, je n'ai pas su comment il avait fait.
- Le vieux diable décide alors d'y aller.
- Comment, tu ne veux pas venir avec nous ! Tu as oublié le pacte ?
- Si, je veux bien venir, mais il n'a pas voulu m'attendre.
- Eh bien, moi je vais t'attendre.
- Ah, mais je ne peux partir sans me raser.
- Alors, bien sûr, il se rase. Le diable se tenait sur le pas de la porte. Il se méfiait. L'autre dit :
- Par ordre de ma baguette, qu'il ne bouge pas !
- Je suis prêt. Si tu veux que nous partions, nous pouvons par-

tir. Le diable ne pouvait plus bouger. Le forgeron dit :

— Venez tous ! Portez les tenailles et les anneaux, nous allons lui mettre un anneau comme à un cochon.

Macarin ! Quand il voit cela il s'agite en tous sens, il s'arrache et s'en va comme il put à l'enfer. Quand il arrive, il dit aux autres diabolins :

— Celui-là est plus diable que nous !

Ils n'y revinrent pas. Le temps passa et le forgeron se faisait vieux.

Avant de mourir, il dit à ceux qui le soignaient :

— Je ne vous demande pas grand chose, simplement de mettre dans mon cercueil la baguette, la tenaille et les anneaux.

Ils le firent bien sûr. Le forgeron meurt. Mais il ne savait pas trop à quelle porte il allait frapper. Il va aux portes du ciel pour voir s'il y avait une place. Saint-Pierre lui dit :

— Tu as fait un pacte avec le diable ? Ici nous ne pouvons pas t'accueillir ! Il te faut aller au purgatoire.

Il s'en va au purgatoire.

— Ici il n'y a pas de place pour toi. Il te faut aller en enfer !

Il va alors frapper à la porte de l'enfer et les diabolins le reconurent. Ils lui disent :

— Non, nous ne te voulons pas ici car tu es plus diable que nous !

— Quand même, je voudrais bien voir comment est fait l'enfer.

Un diabolin lui ouvre un vantail. L'autre prend les tenailles et l'empoigne par le nez. Puis il revient au paradis. Il frappe à nouveau. Saint-Pierre vient lui ouvrir et lui dit :

— Que veux-tu encore ?

— Laissez-moi regarder un peu comment est fait le paradis.

Saint-Pierre entrebailla la porte. Le forgeron enlève son béret et le jette dans le paradis en disant :

— Le vent m'a pris le béret. Il me faut aller le chercher.

Il entra dans le paradis, trouva un fauteuil et y resta.

Et cric et crac, mon conte est achevé.

Conte type 330 A.

Conte classique : plus de cent versions ont été relevées en langue française.

La punition du diable est intéressante puisqu'à l'ordinaire il est roué de coups ou martelé sur l'enclume.

BIBLIOGRAPHIE

- C.P.F., tome I, pp. 346-364.
- C. Corses, pp. 267-268, conte n° 1,

VIENT DE PARAÎTRE

CONTES POPULAIRES DU LANGUEDOC de Louis Lambert

C'est à Montpellier, autour de la **Société pour l'Etude des Langues Romanes** en 1869 et de la **La Revue des Langues Romanes** en 1870 qu'est inauguré ce que Paul Delarue appellera "L'âge d'or de la collecte en littérature orale".

Dans ce nouveaux "centre de hautes études", Louis Lambert est chargé de diriger ce qui sera la plus vaste entreprise de sauvetage du patrimoine culturel languedocien au XIX^e siècle. Réunissant plus de cent correspondants il recueillera une masse de documents "copiés sous la dictée même du peuple" et que la **Revue** publiera de 1870 à 1912 à côté de grands textes littéraires ou d'études romanes qui, eux aussi, feront date.

Les **Contes Populaires du Languedoc** représentent la meilleure part de cette récolte qui devait être rassemblée en volume. Textes de référence depuis leur parution en 1899, parfois reproduits mais de façon plus ou moins fidèle, ces contes sont un témoignage irremplaçable d'un état de langue et d'une textualité totalement perdus.

Les traductions françaises de Lambert, d'une sobre élégance, sont aussi des modèles du genre.

Un volume de XXII + 204 pages. Présentation de Jean-Marie Petit. Ouvrage in-8 sur papier centaure - ivoire 120 g, couverture illustrée.

Prix : 100 F + 13,50 F de frais de port.

Règlement : à l'ordre du G.A.R.A.E
91, rue Jules Sauzède
11000 CARCASSONNE

Le G.A.R.A.E. lance avec ce volume une collection qui devrait accueillir des collectes de contes populaires, anciennes ou récentes, représentant les diverses traditions vivantes sur le sol français. Chaque volume sera présenté, annoté et indexé par les meilleurs spécialistes.

A PARAITRE

CONTAIRES DE LA CEVENA

(Conteurs de la Cévenne)

Edition bilingue : Occitan - Français

Léon RAUZIER et Eugène PLANTIER de St-Jean-du-Gard.

Textes transcrits en graphie occitane classique par Georges PELADAN, assistant U.S.T.L., avec la traduction française en regard. Ces textes sont précédés d'une étude socio-culturelle. Préface de Daniel TRAVIER.

"Du Pompidou à Marseille", "Gillesse de Camau", "Le vallon de Saint-Jean" qui ont assuré depuis près d'un siècle le succès de veillées en pays cévenol enfin édités avec d'autres pièces, contes, poésie ou galéjades de Léon RAUZIER et Eugène PLANTIER. Il s'agit là de l'œuvre de deux écrivains saint-jeannais enracinés dans leur pays, mais aussi d'une adaptation des grands thèmes traditionnels de toute l'Occitanie.

"Conèisser son mitan natural dins son istòria, dins sa lenga, dins sas costumaz, vai dins la dralha d'una qualitat melhora de vida. La rega que Plantier e Rauzièr l'an cavada la podèm pas dire tapada..."

"Sabe pas babilhar francés.

I m'escrièm l'autra fes

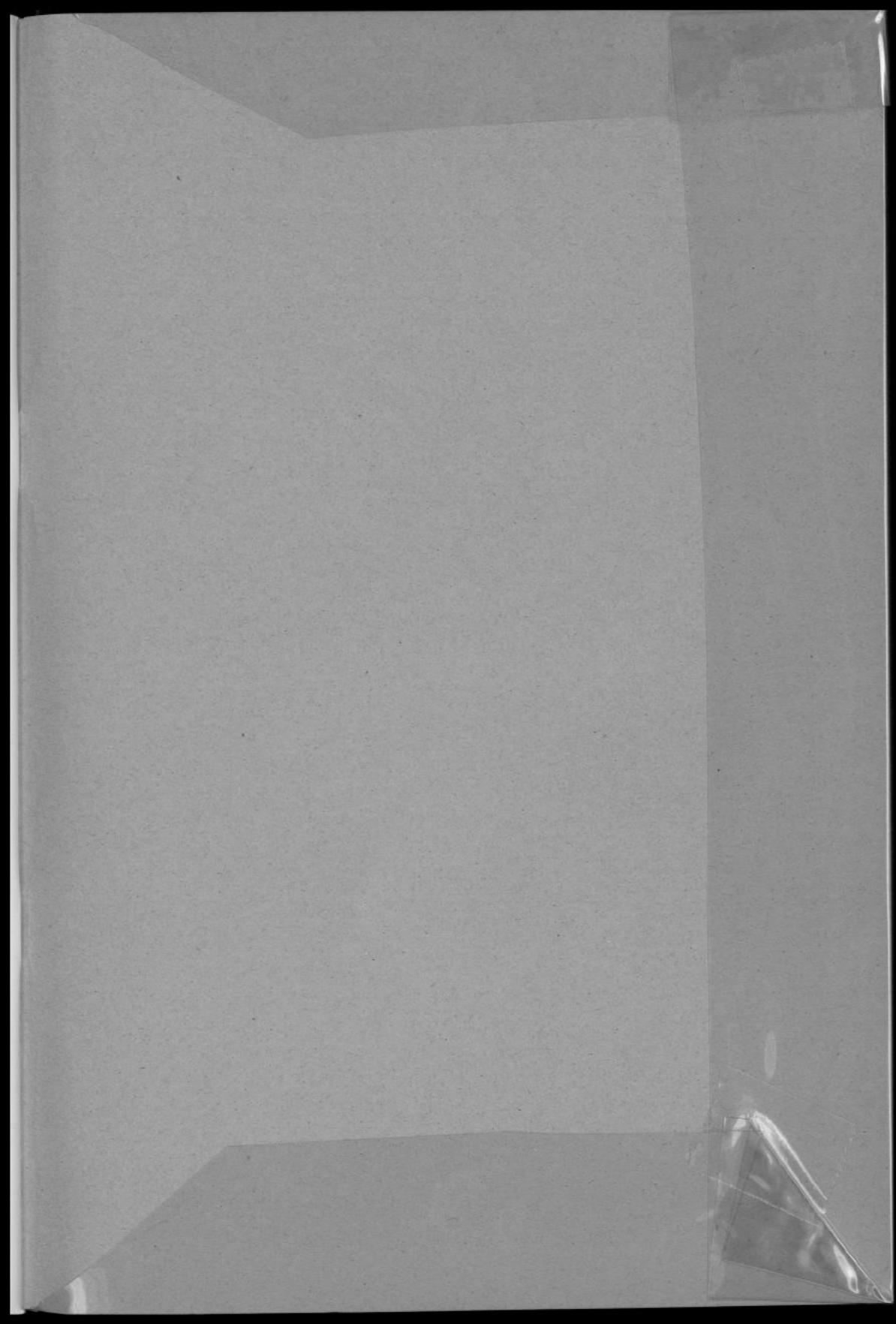
mé ma lenga qu'es una sauma

branlèt pas del fons de sa bauma".

Un volume de 230 pages avec huit illustrations de Pierre DONZEL en souscription aux prix de 70 F + 15 F de frais de port.

Le règlement à l'ordre de l'Association des Amis de la Vallée Borgne-Musée, doit être adressé au :

Musée des Vallées Cévenoles
95, Grand rue
30270 SAINT-JEAN-DU-GARD



IMPRIMERIE GABELLE
CARCASSONNE

Commission paritaire N. 21752
Dépôt légal : 4^e trimestre 85